MARINO
FALIERO.

MARINO

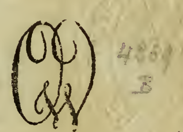
FALIERO,

PAR

M. CASIMIR DELAVIGNE,

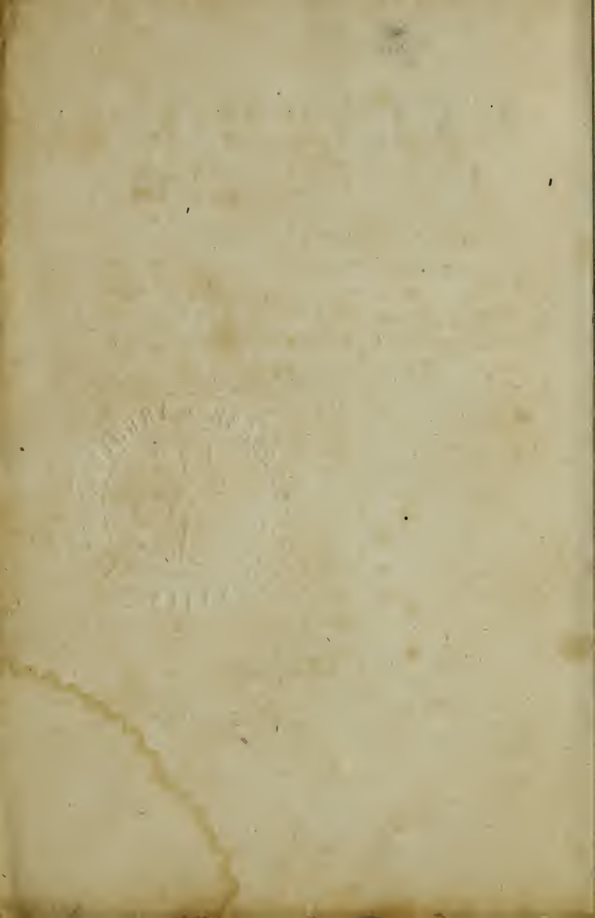
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
SUR LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
LE 30 MAI 1829.



A BRUXELLES,
AU BUREAU DU RÉPERTOIRE,
CHEZ ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, N° 1137.

1829.



On a expliqué diversement les motifs qui m'ont déterminé à transporter cet ouvrage de la Comédie française au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Il en est qui me sont personnels et dont je crois inutile d'entretenir le public : je ne traiterai ici qu'une question générale.

J'ai conçu l'espérance d'ouvrir une voie nouvelle, où les auteurs qui suivront mon exemple pourront désormais marcher avec plus de hardiesse et de liberté, où des acteurs, dont le talent n'avait pas l'occasion de se produire, pourront s'exercer dans un genre plus élevé. Le public a semblé comprendre les conséquences que devait avoir dans l'intérêt de tous cette tentative, et j'en attribue le succès à ses dispositions bienveillantes.

Deux systèmes partagent la littérature. Dans lequel des deux cet ouvrage a-t-il été composé? c'est ce que je ne déciderai pas, et ce qui d'ailleurs me paraît être de peu d'importance. La raison la plus vulgaire veut aujourd'hui de la

tolérance en tout ; pourquoi nos plaisirs seraient-ils seuls exclus de cette loi commune? L'histoire contemporaine a été féconde en leçons ; le public y a puisé de nouveaux besoins : on doit beaucoup oser si l'on veut les satisfaire. L'audace ne me manquera point pour remplir autant qu'il est en moi cette tâche difficile. Plein de respect pour les maîtres qui ont illustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde comme un dépôt sacré cette langue belle et flexible qu'ils nous ont léguée. Dans le reste, tous ont innové ; tous, selon les mœurs, les besoins et le mouvement de leur siècle, ont suivi des routes différentes qui les conduisaient au même but. C'est en quelque sorte les imiter encore que de chercher à ne pas leur ressembler, et peut-être la plus grande preuve, l'hommage le mieux senti de notre admiration pour de tels hommes est ce désespoir même de faire aussi bien qui nous force à faire autrement.

J'ai toujours livré mes ouvrages au public sans les défendre : je n'ai pas pris parti pour eux contre mes juges. J'aurais mauvaise grâce à le faire aujourd'hui où une bienveillance presque générale est venue adoucir pour moi ce que la critique pouvait avoir de sévère. Je ne combattrai qu'une seule assertion. On a dit que mon ouvrage était une imitation de celui de lord Byron. Ce reproche est injuste. J'ai dû me ren-

contrer avec ce grand poète dans quelques scènes données par l'histoire ; mais la marche de l'action, les ressorts qui la conduisent et la soutiennent, le développement des caractères et des passions qui la modifient et l'animent, tout est différent. Si je n'ai pas hésité à m'approprier plusieurs des inspirations d'un génie que j'admire autant que personne, plus souvent aussi je me suis mis en opposition avec lui pour rester moi-même. Ai-je eu tort ou raison? Que le lecteur compare et prononce.

Il m'est doux de témoigner ma reconnaissance à M. le directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin. Aucun sacrifice ne lui a coûté pour donner à la représentation de *Marino Faliero* une pompe qu'on trouverait difficilement ailleurs. La mise en scène, cette partie de l'action théâtrale trop négligée jusqu'ici et qui contribue si puissamment à l'illusion, a été dirigée avec un goût qu'on ne saurait trop louer. Les acteurs ont rivalisé de talent et de zèle, et l'on peut fonder sur eux les plus justes espérances. Maintenant qu'une nouvelle scène est ouverte, je fais des vœux ardens pour qu'on y voie éclore des productions tout à la fois nobles et originales, qui ajoutent encore à l'éclat du bel art que nous ont transmis Sophocle et Shakespeare, Corneille et Schiller.

PERSONNAGES.	ACTEURS DE PARIS. MM.	ACTEURS DE BRUXELLES MM.
MARINO FALIERO, Doge.	LIGIER.	
LIONI, Patricien, un des Dix.	AUGUSTE.	
FERNANDO, neveu du Doge.	MARIUS.	
STÉNO, jeune Patricien, un des Quarante.	LOCROI.	
ISRAEL BERTUCCIO, Chef de l'arsenal.	GOBERT.	
BERTRAM, Sculpteur.	JEMMA.	
BENETINDE, Chef des Dix.	PAUL.	
PIETRO, Gondolier.	SERRE.	
STROZZI, Condottiere.	MOESSARD.	
VEREZZA, affidé du conseil des Dix.	ÉDOUARD.	
VICENZO, Officier du palais ducal.	DUGY.	
	Mme	Mme
ÉLÉNA, femme du Doge.	DORVAL.	

LES DIX, LA JUNTE, LES SEIGNEURS DE LA NUIT, GONDOLIERS, CONDOTTIERI, GARDES, PERSONNAGES PARÉS ET MASQUÉS.

La scène est à Venise, en 1355.

(Le théâtre représente l'appartement du Doge.)

IMPRIMERIE DE ODE ET WODON, RUE DES PIERRES, Nº 1137.

MARINO
FALIERO.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA. *Elle est assise et brode une écharpe.*

Une écharpe de deuil, sans chiffre, sans devise!
Hélas, triste présent! mais je l'avais promise,
Je devais l'achever... Vaincu par ses remords,
Du moins après ma faute, il a quitté nos bords;
Il recevra ce prix de l'exil qu'il s'impose.
Elle se lève et s'approche de la fenêtre.
Le beau jour! que la mer où mon œil se repose,
Que le ciel radieux brillent d'un éclat pur;
Et que Venise est belle entre leur double azur!
Lui seul ne verra plus nos lagunes chéries :
Il n'est qu'une Venise! on n'a pas deux patries!...
Je pleure... oui, Fernando, sur mon crime et le tien.
Pourquoi pleurer? j'ai tort : les pleurs n'effacent rien.
Mon bon, mon noble époux aime à me voir sourire;
Eh bien! soyons heureuse, il le faut... Je veux lire.
Elle s'assied et ouvre un livre.
Le Dante, mon poète! essayons... je ne puis.
Nous le lisions tous deux : je n'ai pas lu depuis.

Elle reprend le livre qu'elle avait fermé.

Ses beaux vers calmeront le trouble qui m'agite.

« C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs;
« C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs;
« C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite.

« Le bras du Dieu vengeur posa mes fondemens;
« La seule éternité précéda ma naissance,
« Et comme elle à jamais je dois survivre au temps :
« Entrez, maudits, plus d'espérance! »

Quel avenir, ô ciel! veux-tu me révéler?
Je tremble : est-ce pour moi que ces vers font parler
La porte de l'abîme, où Dieu dans sa colère
Plonge l'amant coupable et l'épouse adultère?
Où suis-je et qu'ai-je vu? Fernando!

SCÈNE II.

ÉLÉNA, FERNANDO.

FERNANDO.

Demeurez!
Le doge suit mes pas; c'est lui que vous fuirez.
Près de vous, Éléna, son neveu doit l'attendre.

ÉLÉNA.

Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre,
Fernando, je demeure.

FERNANDO.

Eh quoi! vous détournez
Vos yeux qu'à me revoir j'ai trop tôt condamnés!
Qu'ils me laissent le soin d'abréger leur supplice.
Quelques jours, et je pars, et je me fais justice;
Faut-il vous le jurer?

ÉLÉNA.

Ce serait vainement :
Lorsqu'on doit le trahir, que m'importe un serment?

FERNANDO.

Quel prix d'un an d'absence où j'ai langui loin d'elle !

ÉLÉNA.

Cette absence d'un an devait être éternelle ;
Mais j'ai donné l'exemple, et ce n'est plus de moi
Qu'un autre peut apprendre à respecter sa foi.

FERNANDO.

Ne vous accusez pas, quand je suis seul parjure.

ÉLÉNA.

Quelque reproche amer qui rouvre ma blessure,
Pourquoi me l'épargner? Le plus cruel de tous
N'est-il pas votre aspect, et me l'épargnez-vous?
Où fuir? comment me vaincre? où trouver du courage
Pour comprimer mon cœur, étouffer son langage,
Pour me taire en voyant s'asseoir entre nous deux
L'oncle par vous trahi, l'époux... Mais je le veux ;
Je veux forcer mes traits à braver sa présence,
A sourire, à tromper, à feindre l'innocence ;
Ils mentiront en vain : si ma voix, si mon front,
Si mes yeux sont muets, ces marbres parleront.

FERNANDO.

Ah! craignez seulement de vous trahir vous-même !
Vos remords sont les miens près d'un vieillard qui m'ai-
Je me contrains pour lui, que la douleur tûrait, [me.
Pour vous, que son trépas au tombeau conduirait.
Mais tout à l'heure encor quelle angoisse mortelle
Me causait de ses bras l'étreinte paternelle !
Tout mon sang s'arrêtait, quand sa main a pressé
Ce cœur qui le chérit et l'a tant offensé !
Ses pleurs brûlaient mon front qui rougissait de honte.

ÉLÉNA.

Et le tourment qu'il souffre à plaisir il l'affronte,
Il le cherche, et pourquoi?

FERNANDO.

Pour suspendre un moment,
En changeant de douleurs, un plus affreux tourment.
Ce n'est pas mon amour, n'en prenez point d'ombrage,
Restez, ce n'est pas lui qui dompta mon courage;
J'en aurais triomphé! mais c'est ce désespoir
Que n'ont pu, dans l'exil, sentir ni concevoir
Tous ces heureux bannis de qui l'humeur légère
A fait des étrangers sur la rive étrangère.
C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas;
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas,
Ce souvenir qui tue; oui, cette fièvre lente,
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente.
C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
Dont tous les jours on meurt sans jamais en mourir;
Venise!...

ÉLÉNA.

Hélas!

FERNANDO.

O bien qu'aucun bien ne peut rendre
O patrie! ô doux nom que l'exil fait comprendre,
Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots
Quand Venise en fuyant disparut sous les flots!
Pardonnez, Éléna; peut-on vivre loin d'elle?
Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
Connu ses bords charmans, respiré son air doux,
Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
Tristememt sur ma tête abaissaient leurs nuages!
Que son pâle soleil irritait mes ennuis!
Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus sombre [nuits.
Je disais, tourmenté d'une pensée unique :
Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!

J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
Leur brise qu'à ces mers redemandaient mes vœux.
Dieu! quel air frais et pur inondait ma poitrine!
Je riais, je pleurais; je voyais Palestrine,
Saint-Marc que j'appelais, s'approcher à ma voix,
Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois
De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
Des trésors étalés dans ce bazard du monde,
Des jeux, des bruits du port, des chants du gondo- [lier!...
Ah! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier!
Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables,
Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables,
Un tombeau qui, parfois, témoin de vos douleurs,
Soit foulé par vos pieds et baigné de vos pleurs!

ÉLÉNA.

Que les vôtres déjà n'arrosent-ils ma cendre!
Mais... ce ne fut pas moi, je me plais à l'apprendre,
Qui ramenai vos pas vers votre sol natal.
Il n'est plus cet amour qui me fut si fatal.
Quand sa chaîne est coupable un noble cœur la brise;
N'est-ce pas, Fernando?... Je voudrais fuir Venise,
Dont les bords désormais sont votre unique amour,
Et pour vous y laisser m'en bannir à mon tour.

FERNANDO.

Vous, Éléna?

ÉLÉNA.

Qu'importe où couleraient mes larmes?
A ne les plus cacher je trouverais des charmes.
Oui, mon supplice, à moi, fut de les dévorer,
Lorsque, la mort dans l'ame, il fallait me parer,
Laisser là mes douleurs, en effacer l'empreinte,
Pour animer un bal de ma gaîté contrainte :
Heureuse, en leur parlant, d'échapper aux témoins,

Dans ces nuits de délire, où je pouvais du moins
Au profit de mes pleurs tourner un fol usage,
Et sous un masque enfin reposer mon visage.

FERNANDO.

Je ne plaignais que moi!

ÉLÉNA.

Mon malheur fut plus grand :
J'ai tenu sur mon sein mon époux expirant.
Tremblante à son chevet, de remords poursuivie,
Je ranimais en vain les restes de sa vie.
Je croyais, quand sur lui mes yeux voyaient peser
Un sommeil convulsif qui semblait m'accuser,
Qu'un avis du cercueil, qu'un rêve, que Dieu même
Lui dénonçait mon crime à son heure suprême;
Et que de fois alors je pris pour mon arrêt
Les accens étouffés que sa voix murmurait!
Comment peindre le doute où flottaient mes pensées,
Quand ma main, en passant sur ses lèvres glacées,
Interrogeait leur souffle, et que, dans mon effroi,
Tout, jusqu'à son repos, était sa mort pour moi?
Je fus coupable, ô Dieu! mais tu m'as bien punie,
La nuit où dans l'horreur d'une ardente insomnie,
Il se leva, sur moi pencha ses cheveux blancs,
Et pâle me bénit de ses bras défaillans;
Il me parla de vous!

FERNANDO.

De moi!

ÉLÉNA.

Nuit vengeresse!
Nuit horrible! et pourtant j'ai tenu ma promesse.
Jusqu'au pied des autels j'ai gardé mon secret.
L'offrande qu'à nos saints ma terreur consacrait,
Je la portais dans l'ombre au fond des basiliques;

Je priais, j'implorais de muettes reliques,
Et sans bruit, sous les nefs je fuyais, en passant
Devant le tribunal d'où le pardon descend.

FERNANDO.

Mais le ciel accueillit votre ardente prière.

ÉLÉNA.

Celle des grands, du peuple et de Venise entière,
La mienne aussi peut-être ; et vous, vous qu'aujourd'hui
Je trouve à mes chagrins moins sensible que lui,
Celle qui vous toucha quand vous m'avez quittée
Pour l'oublier si tôt, l'avez-vous écoutée ?

FERNANDO.

Si je l'entends encor, c'est la dernière fois :
Je pars. L'Adriatique a revu les Génois,
Venise me rappelle, et sait que leur audace
A quelques beaux trépas va bientôt laisser place.
Vos vœux seront remplis, je reviens pour mourir.

ÉLÉNA.

Pour mourir!

FERNANDO.

Mais ce sang que le fer va tarir,
Avant de se répandre où Venise l'envoie,
A battu dans mon sein d'espérance et de joie.
Il palpite d'amour! à quoi bon retenir
Ce tendre et dernier cri que la mort doit punir?
Je vous trompais ; c'est vous, ce n'est pas la patrie,
Vous, qui rendez la force à cette ame flétrie ;
Vous, vous que je cherchais sous ce climat si doux,
Sur ce rivage heureux qui ne m'est rien sans vous!
C'est votre souvenir qui charme et qui dévore.
C'est ce mal dont je meurs, et je voulais encore
Parler de ma souffrance aux lieux où vous souffrez,
Respirer un seul jour l'air que vous respirez,

Parcourir le Lido, m'asseoir à cette place
Où les mers de nos pas ont effacé la trace,
Voir ces murs pleins de vous, ce balcon d'où mes yeux
En vous les renvoyant recevaient vos adieux.

ÉLÉNA.

Par pitié!...

FERNANDO.

Cette fois l'absence est éternelle :
On revient de l'exil, mais la tombe est fidèle.
Je pars... Je mourrai donc, sûr que mon souvenir
De mes tourmens jamais ne vint l'entretenir.
Ce prix qui m'était dû, qu'en vain je lui rappelle,
Cette écharpe, jamais... Dieu! qu'ai-je vu? C'est elle!
La voilà! je la tiens... Ah! tu pensais à moi!
Elle est humide encore, et ces pleurs je les croi.
Tu me trompais aussi; nos vœux étaient les mêmes :
Allons! je puis mourir : tu m'as pleuré, tu m'aimes!

ÉLÉNA, *qui veut reprendre l'écharpe.*

Fernando!

FERNANDO.

Ton présent ne me doit plus quitter;
C'est mon bien, c'est ma vie! et pourquoi me l'ôter?
Je le garderai peu; ce deuil est un présage;
Mais d'un autre que moi tu recevras ce gage,
Mais couvert de mon sang, pour toujours séparé
De ce cœur, comme lui, sanglant et déchiré,
Oui, touché des remords où son amour te livre,
Pour cesser de t'aimer, aura cessé de vivre.

ÉLÉNA.

On vient!

FERNANDO, *cachant l'écharpe dans son sein.*

Veillez sur vous un jour, un seul moment,
Par pitié pour tous trois.

ÉLÉNA.

Il le faut; mais comment
Contempler sans pâlir ces traits que je révère?

FERNANDO.

Quel nuage obscurcit leur majesté sévère!

SCÈNE III.

Les précédens; FALIERO.

FALIERO, *absorbé dans sa rêverie.*

Tous mes droits envahis! mon pouvoir méprisé!
Que n'ai-je pas souffert, que n'ont-ils point osé?
Mais après tant d'affronts dévorés sans murmure,
Cette dernière insulte a comblé la mesure.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FERNANDO.

Que dit-il?

FALIERO, *les apercevant.*

Chère Éléna, pardon!
Fernando, mes enfans, dans quel triste abandon

A Fernando.

Je languirais sans vous!... Tu nous restes, j'espère?

FERNANDO.

Mais Votre Altesse oublie...

FALIERO.

Appelle-moi ton père,
Ton ami.

FERNANDO.

Que l'État dispose de mon bras;
Qui peut prévoir mon sort?

FALIERO.

Qui? moi. Tu reviendras.
La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.

Regarde-moi! j'ai vu plus d'un jour de carnage;
Sous le fanal de Gêne et les murs des Pisans,
Plus d'un jour de victoire, et j'ai quatre-vingts ans.
Tu reviendras. Ce sceptre envié du vulgaire,
Moissonne, Fernando, plus de rois que la guerre.

FERNANDO.

Écartez vos ennuis!

FALIERO.

Pour en guérir, j'attends
Ce terme de ma vie, attendu trop long-temps.
Tu portes sans te plaindre une part de ma chaîne,
Pauvre Éléna; je crus mon heure plus prochaine,
Lorsqu'à mon vieil ami je demandai ta main.
C'est un jour à passer, me disais-je, et demain
Je lui laisse mon nom, de l'opulence, un titre;
Mais un pouvoir plus grand de nos vœux est l'arbitre.
La faute en est à lui!

ÉLÉNA.

Qu'il prolonge vos jours,
Comme il les a sauvés!

FALIERO.

Sans toi, sans ton secours,
Je succombais naguère, et t'aurais affranchie.
Comme elle se courbait sous ma tête blanchie!
(*A Fernando.*)
Ah! si tu l'avais vue! ange compatissant,
Pour rajeunir le mien elle eût donné son sang!

FERNANDO.

Nous l'aurions fait tous deux.

ÉLÉNA.

Nous le devions.

FALIERO.

Je pense
Qu'avant peu mes enfans auront leur récompense.

Qu'il vous soit cher ce don, bien qu'il vienne un peu tard.
Vivez, soyez heureux, et pensez au vieillard.

ÉLÉNA.

Hélas! que dites-vous?

FALIERO.

Éléna, je t'afflige...
Pour bannir cette idée, allons, sors, je l'exige.
Je veux à Fernando confier mon chagrin;
Mais toi, tu le connais. L'aspect d'un ciel serein
A pour des yeux en pleurs un charme qui console.

ÉLÉNA.

Souffrez...

FALIERO.

Crains la fatigue, et sors dans ma gondole.
Contre l'ardeur du jour prends un masque léger,
Qui, sans lasser ton front, puisse le protéger.
Va, ma fille.

ÉLÉNA.

O bonté!

Elle sort.

SCÈNE IV.

FALIERO, FERNANDO.

FALIERO.

C'est elle qu'on outrage!

FERNANDO.

Éléna!

FALIERO.

Moi; c'est moi.

FERNANDO.

Vous!

FALIERO.

Écoute et partage
Un fardeau qu'à moi seul je ne puis supporter.

C'est mon nom, c'est le nôtre à qui vient d'insulter
Un de ceux dont nos lois sur les bancs des quarante
Font siéger à vingt ans la jeunesse ignorante.
Lois sages!

FERNANDO.

Qu'a-t-il fait?

FALIERO.

Le dirai-je? irrité
D'un reproche public, mais par lui mérité,
L'insolent sur mon trône eut l'audace d'écrire...
Je les ai lus comme elle et tous ont pu les lire,
Ces mots... mon souvenir ne m'en rappelle rien;
Mais ces mots flétrissaient mon honneur et le sien.

FERNANDO.

Le lâche, quel est-il?

FALIERO.

Cherche dans la jeunesse,
Qui profane le mieux dix siècles de noblesse,
Qui fait rougir le plus les aïeux dont il sort?
Tête folle! être nul, qu'un caprice du sort
Fit libre, mais en vain, car son ame est servile.
Courageux, on le dit; courageux entre mille,
Dont un duel heureux marque le premier pas;
Du courage! à Venise, eh! qui donc n'en a pas?
Un Sténo!

FERNANDO.

Lui, Sténo!

FALIERO.

Bien que brisé par l'âge,
Je n'aurais pas, crois-moi, laissé vieillir l'outrage.
Près de Saint-Jean et Paul il est un lieu désert,
Où, pour lui rendre utile un de ces jours qu'il perd,
Mon bras avec la sienne eût croisé cette épée...

FERNANDO.

Il vit!

FALIERO.

Pour peu de jours, ma vengeance est trompée.
Sans leur permission puis-je exposer mon sang?
Privilége admirable! il vit grâce à mon rang.
Où vas-tu?

FERNANDO.

Vous venger.

FALIERO.

Bien! ce courroux t'honore.
Bien! c'est un Faliero; je me retrouve encore :
C'est mon ardeur, c'est moi; c'est ainsi que jadis
Mon père à son appel eût vu courir son fils.
Mais l'affront fut public, le châtiment doit l'être.
Les quarante déjà l'ont condamné peut-être.

FERNANDO.

Eh quoi! ce tribunal où lui-même...

FALIERO.

Tu vois
Comme Venise est juste et maintient tous les droits!
Nos fiers avogadors avaient reçu ma plainte;
Aux droits d'un des Quarante oser porter atteinte!
Quel crime! l'eût-on fait? mais leur prince outragé,
Qu'importe? et par ses pairs Sténo sera jugé.

FERNANDO.

S'ils l'épargnaient?

FALIERO.

Qui? lui! l'épargner! lui, ce traître!
Oui, traître à son serment, à Venise, à son maître.
L'épargner! qu'as-tu dit? l'oseraient-ils? sais-tu
Qu'il faut que je le voie à mes pieds abattu?
Sais-tu que je le veux, que la hache est trop lente
A frapper cette main, cette tête insolente?

FERNANDO.

O fureur !

FALIERO.

De mon nom, toi l'unique héritier,
Toi, mon neveu, mon fils, connais-moi tout entier :
Lis, mon ame est ouverte et montre sa faiblesse.
C'est peu de l'infamie où s'éteint ma vieillesse ;
Cet affront dans mon sein éveille des transports,
D'horribles mouvemens inconnus jusqu'alors.
J'en ai honte, et je crains de sonder ma blessure :
Devine par pitié ; comprends, je t'en conjure,
Comprends ce qu'à mon âge un soldat tel que moi
Ne pourrait sans rougir confier, même à toi.
Éléna !... se peut-il ? si ce qu'on ose écrire...
Mais sur ses traits en vain je cherche le sourire.
D'où vient que mon aspect lui fait baisser les yeux ?
Pourquoi loin des plaisirs se cacher dans ces lieux ?
Pourquoi fuir cet asile, où, par la pénitence,
Le crime racheté redevient l'innocence ?
Le sien est-il si grand, si terrible ?... Insensé !
Tout me devient suspect, le présent, le passé ;
J'interroge la nuit, les yeux fixés sur elle,
Jusqu'aux pleurs, aux aveux d'un sommeil infidèle,
Et j'ai vu, réveillé par cet affreux soupçon,
Ses lèvres se mouvoir et murmurer un nom.

FERNANDO.

Grand dieu !

FALIERO.

Ne me crois pas ; va, je lui fais injure ;
Sténo !... jamais, jamais ! sa vie est encor pure ;
Jamais tant de vertu ne descendrait si bas ;
Je n'ai rien soupçonné, rien dit ; ne me crois pas !
Mais Sténo, mais celui dont le mensonge infame

De cette défiance a pu troubler mon ame,
La déchirer ainsi, la briser, la flétrir,
Qu'on l'épargne! ah! pour lui c'est trop peu de mourir!
Il aurait, le cruel qui m'inspira ces doutes,
Plus d'une vie à perdre, elles me devraient toutes,
Oui toutes, sans suffire à mes ressentimens, [mens.
Leur sang, leur dernier souffle et leurs derniers tour-

Il tombe sur un siége.

Après une pause.

Homme faible, où m'emporte une aveugle colère?
A Zara, quand j'appris la perte de mon frère,
Je domptai ma douleur et je livrai combat.
Prince, ferai-je moins que je n'ai fait soldat?

A Fernando.

L'État doit m'occuper : je vais dicter, prends place :

Fernando s'assied près d'une table.

« Moi, doge, aux Florentins. » Écris!

FERNANDO.

Ma main se glace.

FALIERO.

Allons! calme ce trouble... Ils recueillaient les voix;
Qu'ils sont lents!

FERNANDO.

Poursuivez.

FALIERO.

Qu'ai-je dit aux Génois?

FERNANDO.

Votre Altesse écrivait au sénat de Florence.

FALIERO.

Ah! je voudrais en vain feindre l'indifférence!
Je ne le puis : je cède et me trouble à mon tour;
Mais on arrive enfin; je respire!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; LE SECRÉTAIRE DES QUARANTE.

LE SECRÉTAIRE.

La cour
Dépose son respect aux pieds de Votre Altesse.

FALIERO.

Leur respect est profond : jugeons de leur sagesse.
La sentence ! donnez.

LE SECRÉTAIRE.

La voici.

FERNANDO, *à son oncle.*

Vous tremblez.

FALIERO.

Moi ! non. Je... non... pourquoi ?... Lis, mes yeux sont [troublés,
Lis.

FERNANDO, *lisant.*

« Il est décrété d'une voix unanime
« Que Sténo convaincu...

FALIERO.

Passe, je sais son crime.
Le châtiment !

FERNANDO.

Un mois dans les prisons d'état.

FALIERO.

Après ?

FERNANDO.

C'est tout.

FALIERO, *froidement.*

Un mois !

FERNANDO.

Pour ce lâche attentat !

LE SECRÉTAIRE, *au Doge.*

La cour de Votre Altesse attend la signature.

FERNANDO, *à son oncle, qui s'approche de la table.*

Et vous...

FALIERO.

C'est mon devoir.

FERNANDO.

Quoi! d'approuver l'injure?

FALIERO.

Un mois! Dieu!

La plume tombe de ses mains.

Au secrétaire, en lui remettant le papier.

Laissez-nous.

LE SECRÉTAIRE.

L'arrêt n'est pas signé.

FALIERO.

Non? j'ai cru...

Il signe rapidement, et le rendant au secrétaire.

Sortez donc.

SCÈNE VI.

FALIERO, FERNANDO.

FERNANDO.

Et sans être indigné,
Vous consacrez vous-même une telle indulgence?

FALIERO, *en souriant.*

Tu le vois.

FERNANDO.

Quel sourire! il demande vengeance.

FALIERO.

Nos très nobles seigneurs à l'affront qu'on m'a fait
N'ont-ils pas aujourd'hui pleinement satisfait?
Le châtiment railleur dont la faute est punie
Mêle à leur jugement le sel de l'ironie.
Ce soir chez un des Dix, où je suis invité,

Le vainqueur de Zara, par eux félicité,
Les verra s'applaudir d'avoir pu lui complaire.
Ils auront les honneurs d'un arrêt populaire.
Quoi! justice pour tous, hors pour le Souverain,
C'est de l'égalité! Les gondoliers demain,
Égayant de mon nom une octave à ma gloire,
Chanteront sur le port ma dernière victoire.
Eh bien! je ris comme eux.

FERNANDO.

Plus triste que les pleurs,
Cette joie est amère; elle aigrit vos douleurs.

FALIERO, *qui se lève, avec violence.*

Où sont les Sarrasins, que je leur rende hommage!
Sur l'autel de saint Marc et devant son image,
Avec ce même bras qui leur fut si fatal,
Je leur veux à genoux jurer foi de vassal.

FERNANDO.

Est-ce vous qui parlez?

FALIERO.

Que les vaisseaux de Gênes,
Du port, forcé par eux, n'ont-ils rompu les chaînes!
Dans ses patriciens frappez Venise au cœur :
Venez : qu'au doigt sanglant d'un Génois, d'un vain-
Je passe l'anneau d'or, ce pitoyable gage, [queur,
Cet emblème imposteur d'un pouvoir qu'on outrage.

FERNANDO.

Est-ce au duc de Venise à former de tels vœux?

FALIERO.

Moi, duc! le suis-je encor? moi, le dernier d'entr'eux?
Moi, prince en interdit; moi, vieillard en tutelle,
Moi que la loi dédaigne et trouve au-dessous d'elle!

FERNANDO.

Son glaive était levé, quand le mien s'est offert :
Il s'offre encore.

FALIERO.

Attends !

FERNANDO.

Vous avez trop souffert,
Punissez.

FALIERO.

Et comment ?

FERNANDO.

Je reviens vous l'apprendre.

FALIERO.

Que pourrais-tu, toi seul ?

FERNANDO.

Ce que peut entreprendre
Un homme contre un homme.

FALIERO.

Et contre tous ?

FERNANDO.

Plus bas !
Le courroux vous égare.

FALIERO.

Il m'éclaire : à ton bras
Un coupable suffit : mais s'ils sont tous coupables,
Que me font et l'un d'eux et ses jours misérables ?
Me venger à demi, c'est ne pas me venger.
L'offenseur n'osa rien, osant tout sans danger :
Au-dessous de son crime un tel pardon le place,
Et de son insolence il n'avait pas l'audace.
Il n'outragea que moi : l'arrêt qu'ils ont rendu
Dans un commun outrage a seul tout confondu,
Un tribunal sacré qu'au mépris il condamne,
La loi qu'il fait mentir, le trône qu'il profane.
Si j'élève la voix, que d'autres se plaindront !
Ils ont, pour s'enhardir à m'attaquer de front,
Essayé sur le faible un pouvoir qui m'opprime,

Et monté jusqu'à moi de victime en victime.
Un peuple entier gémit. Doge, ce n'est plus toi,
C'est lui que tu défends; c'est l'état, c'est la loi,
C'est ce peuple enchaîné, c'est Venise qui crie :
Arme-toi : Dieu t'appelle à sauver la patrie!

FERNANDO.

Seigneur, au nom du ciel...

FALIERO.

Opprobre à ma maison,
Si de leurs oppresseurs je ne leur fais raison!
Quels moyens?... je ne sais : les malheurs de nos armes
A Venise ulcérée ont coûté bien des larmes.
On s'en souvient : je veux... Si pour briser leurs fers
J'essayais... il vaut mieux... non, je puis... je m'y perds.
Je cherche et ne vois rien qu'à travers des nuages.
Mille desseins confus, mille horribles images,
Se heurtent dans mon sein, passant devant mes yeux;
Mais je sens qu'un projet vengeur, victorieux,
Au sortir du chaos où je l'enfante encore
Pour les dévorer tous dans le sang doit éclore.

FERNANDO.

Ah! que méditez-vous! craignez...

FALIERO.

Tu m'écoutais!
J'ai parlé : qu'ai-je dit? pense au trouble où j'étais :

A voix basse.

C'est un rêve insensé. Ce que tu viens d'entendre,
Il faut...

FERNANDO.

Quoi?

FALIERO.

L'oublier, ou ne le pas comprendre.

A un officier du palais, qui entre.

Que veut-on?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; VICENZO.

VICENZO.

La faveur d'un moment d'entretien;
Et celui qui l'attend...

FALIERO.

Fût-ce un Patricien,
Non : s'il est offensé, qu'il s'adresse aux Quarante.

VICENZO.

Sa demande à l'état doit être indifférente;
C'est un homme du peuple, à ce que j'ai pu voir,
Un patron de galère.

FALIERO.

Un instant! mon devoir
Est d'écouter le peuple; il a droit qu'on l'écoute,
Le peuple! il sert l'état. Allez, quoi qu'il m'en coûte,
Je recevrai cet homme.

Vicenzo sort.

Implorer mon secours,
C'est avoir à se plaindre; on peut par ses discours
Juger...

FERNANDO.

Je me retire?

FALIERO.

Oui, laisse-nous. Arrête!
Ne cherche pas Sténo; réserve-moi sa tête;
Il est sacré pour toi.

Fernando sort.

Cet homme a des amis,
Et par eux .. Après tout, l'écouter m'est permis,
Je le dois : mais il vient.

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL BERTUCCIO.

FALIERO.

Que voulez-vous?

ISRAEL.

Justice!

FALIERO.

Vain mot! pour l'obtenir l'instant n'est pas propice.

ISRAEL.

Il doit l'être toujours.

FALIERO.

Avez-vous un appui?

ISRAEL.

Plus d'un : mon droit d'abord, et le Doge après lui.

FALIERO.

L'un sera méprisé : pour l'autre, il vient de l'être.
Votre nom?...

ISRAEL.

N'est pas noble, et c'est un tort.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Israel Bertuccio.

FALIERO.

Ce nom m'est inconnu.

ISRAEL.

Noble, jusqu'à mon prince il serait parvenu.

FALIERO.

Auriez-vous donc servi?

ISRAEL.

Dans plus d'une entreprise.

FALIERO.

Sur mer?

ISRAEL.

Partout.

FALIERO.

En brave?

ISRAEL.

En soldat de Venise.

FALIERO.

Sous plus d'un général?

ISRAEL.

Un seul, qui les vaut tous.

FALIERO.

C'est trop dire d'un seul.

ISRAEL.

Non.

FALIERO.

Quel est-il?

ISRAEL.

C'est vous.

FALIERO.

Israel!... Oui, ce nom revient à ma mémoire;
C'est vrai, brave Israel, tu servis avec gloire :
Tu combattis sous moi.

ISRAEL.

Mais dans des jours meilleurs,
On triomphait alors.

FALIERO, *avec joie.*

A Zara!

ISRAEL.

Comme ailleurs;
Vous commandiez!

FALIERO.

Allons : dis-moi ce qui t'amène;
Parle à ton général, et conte-lui ta peine;
Dis, mon vieux camarade!

ISRAEL.

Eh bien donc, je me plains...
M'insulter? on l'a fait! Par le ciel et les saints,
Israel sans vengeance, et réduit à se plaindre!...
Pardon, mon général, je ne puis me contraindre :
Qui souffre est excusé.

FALIERO.

Je t'excuse et le dois :
Rappeler son affront, c'est le subir deux fois.

ISRAEL.

Deux fois! subir deux fois l'affront que je rappelle!
Que maudit soit le jour où, pour prix de mon zèle,
Votre prédécesseur, mais non pas votre égal,
Me fit patron du port, et chef de l'arsenal!

FALIERO.

C'était juste.

ISRAEL.

Et pourtant, sans cette récompense,
Viendrais-je en suppliant vous conter mon offense?
Chargé par le conseil de travaux importans...
Je tremble malgré moi, mais de fureur.

FALIERO.

J'entends.

ISRAEL.

Je veillais à mon poste : un noble vient, déclare
Qu'il faut quitter pour lui nos vaisseaux qu'on répare.
Il maltraite à mes yeux ceux qui me sont soumis :
Je cours les excuser; ils sont tous mes amis, [les.
Tous libres, par saint Marc, gens de cœur, gens uti-
Dois-je donc, pour un noble et ses travaux futiles,
Me priver d'un seul bras sur la flotte occupé?
Le dois-je? prononcez.

FALIERO.

Non, certe.

ISRAEL.

Il m'a frappé.

Que n'est-ce avec le fer!

FALIERO.

Du moins tu vis encore.

ISRAEL.

Sans honneur : le fer tue et la main déshonore.
Un soufflet! Sur mon front ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'État m'a laissé.
Il a coulé mon sang dont la source est flétrie,
Mais sous la main d'un noble et non pour la patrie.
L'outrage est écrit là : sa bague en l'imprimant
A creusé sur ma joue un sillon infamant.
Montre donc maintenant, montre tes cicatrices,
Israel, la dernière a payé tes services.

FALIERO.

Et l'affront qu'on t'a fait...

ISRAEL.

Je ne l'ai pas rendu :
Je respecte mes chefs. A prix d'or, j'aurais dû
Me défaire de lui sous le stylet d'un brave.
Mais j'ai dit : Je suis libre, on me traite en esclave ;
Pour mon vieux général tous les droits sont sacrés ;
Il me rendra justice, et vous me la rendrez.

FALIERO.

On ne me la fait pas ; comment puis-je la rendre?

ISRAEL.

On ne vous la fait pas, à vous ! pourquoi l'attendre?
Si j'étais doge...

FALIERO.

Eh bien?

ISRAEL.

Je...

FALIERO, *vivement.*

Tu te vengerais!

ISRAEL.

Demain.

FALIERO.

Tu le peux donc?

ISRAEL.

Non... mais je le pourrais,
Si j'étais doge.

FALIERO.

Approche et parle sans mystère.

ISRAEL.

On risque à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

FALIERO.

Tu sais qu'un mot de moi peut donner le trépas,
Tu le crains.

ISRAEL.

Je le sais, mais je ne le crains pas.

FALIERO.

Pourquoi?

ISRAEL.

Notre intérêt nous unit l'un à l'autre;
J'ai ma cause à venger, mais vous avez la vôtre.

FALIERO.

Ainsi donc, pour le faire, il existe un complot?
De quelle part viens-tu?

ISRAEL.

De la mienne. En un mot,
Pour soutenir nos droits voulez-vous les confondre?

FALIERO.

Je veux t'interroger avant de te répondre.

ISRAEL.

Qui m'interrogera, vous, ou le doge?

FALIERO.

Moi.

Pour le Doge, il n'est plus.

ISRAEL.

C'est parler : je vous croi.

FALIERO.

Parle donc à ton tour.

ISRAEL.

Si le peuple murmure
Du joug dont on l'accable et des maux qu'il endure,
Est-ce moi qui l'opprime?

FALIERO.

Il comprend donc ses droits?

ISRAEL.

La solde que l'armée attend depuis deux mois,
Si d'autres, la payant, tentent par ce salaire
De nos condottieri la bande mercenaire,
Puis-je l'empêcher, moi?

FALIERO.

Vous avez donc de l'or?

ISRAEL.

Si de vrais citoyens, car il en est encor,
Des soldats du vieux temps, du vôtre, et qu'on méprise,
Par la foi du serment sont liés dans Venise,
Aux glaives des tyrans, qu'ils veulent renverser,
Suis-je un patricien, moi, pour les dénoncer?

FALIERO.

Achève.

ISRAEL.

J'ai tout dit.

FALIERO.

Ce sont là des indices.
Le reste, ton projet, tes amis, tes complices?

ISRAEL.

Mon projet? c'est le vôtre.

FALIERO.

En ai-je un?

ISRAEL.

Mes moyens?

Mon courage, cette arme...

FALIERO.

Et les armes des tiens.

Tes complices? leurs noms?

ISRAEL.

Je n'ai pas un complice.

FALIERO.

Quoi! pas un?

ISRAEL.

En a-t-on pour rendre la justice?

FALIERO.

Tes amis, si tu veux.

ISRAEL.

Quand vous serez le leur.

FALIERO.

Moi! je...

ISRAEL.

Vous reculez!

FALIERO.

Agir avec chaleur,
Concevoir froidement, c'est le secret du maître.
Puis-je rien décider avant de tout connaître?
Mais le Sénat m'appelle; un plus long entretien
Pourrait mettre au hasard mon secret et le tien.

ISRAEL.

Vous revoir au palais serait risquer ma tête...
Le seigneur Lioni vous attend à sa fête;
J'irai.

FALIERO.

Te reçoit-il?

ISRAEL.

Mon bras sauva ses jours;
J'eus tort : c'est un de plus.

FALIERO.

Affable en ses discours,
Dans ses actes cruel, esprit fin, ame dure,
Assistant du même air au bal qu'à la torture,
Soupçonneux mais plus vain; et dans sa vanité
Épris d'un fol amour de popularité,
Il doit te recevoir.

ISRAEL.

Il en a le courage.
Du marin parvenu le rude et fier langage
Le trompe en l'amusant, et sans prendre un soupçon
Dans la bouche de fer il trouverait mon nom.

FALIERO.

Mais la torture est prête aussitôt qu'il soupçonne.

ISRAEL.

Je la supporterais de l'air dont il la donne.

FALIERO.

Tu me gagnes le cœur.

ISRAEL.

Vos ordres, général?

FALIERO.

J'irais à leurs regards m'exposer dans un bal,
Rendre en les acceptant leurs mépris légitimes,
Chercher mes ennemis!

ISRAEL.

Non, compter vos victimes.

FALIERO, *vivement.*

Je n'ai rien décidé.

ISRAEL.

Voulez-vous me revoir?

FALIERO.

Plus tard.

ISRAEL, *qui fait un pas pour sortir.*

Jamais.

FALIERO.

Reviens.

ISRAEL.

A ce soir.

FALIERO, *après une pause.*

A ce soir!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le palais de Lioni : salon très riche, galerie au fond; une table où sont disposés des échecs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONI, VEREZZA, DEUX AUTRES AFFIDÉS DU CONSEIL DES DIX, *sur le devant de la scène;* SERVITEURS *occupés des apprêts d'un bal;* BERTRAM, *au fond, dans un coin.*

LIONI, *bas à Verezza.*

On vous a de Sténo renvoyé la sentence;
Vous l'exécuterez, mais avec indulgence.
L'Etat veut le punir comme un noble est puni :
Des égards, du respect.

VEREZZA.

Le seigneur Lioni

Me parle au nom des Dix?

LIONI.

Leur volonté suprême
Laisse-t-elle un d'entre eux parler d'après lui-même?
Vous pouvez être doux, en voici l'ordre écrit.

Le prenant à part.

Cet autre ne l'est pas : il regarde un proscrit,
Par jugement secret traité comme il doit l'être;
Le prisonnier des plombs : une gondole, un prêtre,
Au canal Orfano. Sortez.

A ses valets.

Partout des fleurs!
Que les feux suspendus et l'éclat des couleurs,
Que le parfum léger des roses de Bysance,
Les sons qui de la joie annoncent la présence,
Que cent plaisirs divers d'eux-mêmes renaissans
Amollissent les cœurs et charment tous les sens.

A Bertram. *Aux valets.*

Approchez-vous, Bertram. Laissez-nous.

SCÈNE II.

LIONI, BERTRAM.

LIONI.

Ma colère
A cédé, quoique juste, aux pleurs de votre mère;
Le sein qui vous porta nous a nourris tous deux;
Je m'en suis souvenu.

BERTRAM.

Monseigneur!...

LIONI.

Malheureux!
Quel orgueil fanatique ou quel mauvais génie
De censurer les grands t'inspira la manie?

BERTRAM.

Je leur dois tous mes maux.

LIONI.

Bertram, sans mon appui,
Sur le pont des soupirs tu passais aujourd'hui;
On t'oubliait demain.

BERTRAM.

Je demeure immobile.
Quoi! le pont des Soupirs!

LIONI.

Sois un artiste habile,
Un sculpteur sans égal; mais pense à tes travaux,
Et, quand tu veux blâmer, parle de tes rivaux.
L'État doit aux beaux arts laisser ce privilége,
C'est ton droit; plus hardi, tu deviens sacrilége.

BERTRAM.

On ne l'est qu'envers Dieu.

LIONI.

Mais ne comprends-tu pas
Que ceux qui peuvent tout sont les dieux d'ici-bas?...
On t'aime à Rialto, dans le peuple on t'écoute,
Dis que je t'ai sauvé : tu le diras?

BERTRAM.

Sans doute;
De raconter le bien le ciel nous fait la loi.

LIONI.

Et d'oublier le mal; mais tes pareils et toi,
Les mains jointes, courbés sur vos pieux symboles,
Des pontifes divins vous croyez les paroles :
Du pouvoir qu'ils n'ont pas ils sont toujours jaloux,
En vous ouvrant le ciel, ils le ferment pour nous.

BERTRAM.

Non pour vous, mais pour ceux que leur Dieu doit [maudire.

LIONI.

Tu te crois saint, Bertram, et tu crains le martyre.
La torture...

BERTRAM.

Ah! pitié!

LIONI.

Des grands parle à genoux.

BERTRAM.

De ma haine contre eux je vous excepte, vous.

LIONI.

Que leur reproches-tu?

BERTRAM.

Ma misère.

LIONI.

Sois sage,
Travaille, tu vivras.

BERTRAM.

Promettre est leur usage :
Car l'ivoire ou l'ébène à leurs yeux est sans prix,
Quand il doit de mes mains passer sous leurs lambris.
Mais l'ont-ils, ce travail achevé pour leur plaire,
J'expire de besoin et j'attends mon salaire.

LIONI.

A-t-on des monceaux d'or pour satisfaire à tout?
Je les verrai : mais parle, on célèbre ton goût;
Quels marbres, quels tableaux, aux miens sont compa-
Regarde ces apprêts : que t'en semble? [rables?

BERTRAM.

Admirables!

LIONI.

Voyons, j'aime les arts et prends tes intérêts :
A voix basse.
Les Dix, pour tout savoir, ont des agens secrets,
Et nous payons fort cher leurs utiles services;

Tu nous pourrais comme eux rendre ces bons offices.
De nos patriciens plus d'un s'en fait honneur.

BERTRAM.

Je préfère pourtant...

LIONI.

Quoi ?

BERTRAM.

Mourir, monseigneur.

LIONI.

Insensé !

BERTRAM.

Mais comptez sur ma reconnaissance.

LIONI.

Me la prouver, je crois, n'est pas en ta puissance.

BERTRAM.

Le dernier peut un jour devenir le premier.

LIONI.

Comment ?

BERTRAM.

Dieu nous l'a dit.

LIONI.

Garde-toi d'oublier
Que des vertus ici l'humilité chrétienne
Est la plus nécessaire, et ce n'est pas la tienne.
Sténo !... sors.

SCÈNE III.

LIONI, BERTRAM, STÉNO.

Il porte un domino ouvert qui laisse voir un costume très élégant; il a son masque à la main.

STÉNO, *à Bertram.*

Gloire à toi, Phidias de nos jours;
J'ai reçu ton chef-d'œuvre, et te le dois toujours,

Mais un mois de prison va régler mes dépenses ;
Je le paîrai bientôt.

BERTRAM, *à part, en s'inclinant.*

Plus tôt que tu ne penses.

SCÈNE IV.

LIONI, STÉNO.

LIONI.

Qui? vous, Sténo, chez moi!

STÉNO.

C'est mal me recevoir.

LIONI.

Condamné le matin, venir au bal le soir!

STÉNO.

Ma journée est complète et la nuit la couronne :
Je veux prendre congé de ceux que j'abandonne :
Demain je suis captif; à votre prisonnier
Laissez du moins ce jour, ce jour est le dernier.

LIONI.

Le Doge vient ici ; je reçois la duchesse,
Et...

STÉNO.

Sa beauté vaut mieux que son titre d'altesse.
Que ne m'est-il permis de choisir mes liens!
Les fers de son époux sont moins doux que les siens

LIONI.

Il ne faut pas plus loin pousser ce badinage;
Même en vous punissant croyez qu'on vous ménage.

STÉNO.

J'aime votre clémence et l'effort en est beau :
M'ensevelir vivant dans la nuit du tombeau!
Et pourquoi? pour trois mots que j'eus le tort d'écrire;
Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,

Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.
Au reste il est ici l'idole qu'on encense,
Pour lui rendre en honneurs ce qu'il perd en puissance.

LIONI.

A ces honneurs, Sténo, gardez-vous d'attenter.
Par égard pour nous tous, qu'il doit représenter
Au timon de l'État, dont nous tenons les rênes,
Il faut baiser ses mains en leur donnant des chaînes.
Ainsi donc pour ce soir, je le dis à regret,
Mais...

STÉNO.

Mon déguisement vous répond du secret.
Non : ne me privez pas du piquant avantage
D'entendre, à son insu, l'auguste personnage.
Autour de la duchesse heureux de voltiger,
C'est en la regardant que je veux me venger.
Je veux suivre ses pas, dans ses yeux je veux lire,
Tout voir sans être vu, tout juger sans rien dire,
Et de votre pouvoir invisible et présent
Offrir, au sein des jeux, l'image en m'amusant.

LIONI.

Veiller sur vous, Sténo, n'est pas votre coutume.

STÉNO.

Qui peut me deviner, caché sous mon costume?
Sous ce masque trompeur, le peut-on? regardez :
Noir comme le manteau d'un de vos affidés.

LIONI.

Respectons les premiers ce qu'il faut qu'on redoute.

STÉNO.

Je ne ris plus de rien : je sais ce qu'il en coûte,
Pas même des époux! N'est-il pas décrété
Que c'est un crime ici de lèse-majesté?

LIONI.

Incorrigible !

STÉNO.

Eh non ! un mot vous épouvante ;
Mais ne redoutez plus ma liberté mourante :
C'est son dernier soupir, il devait s'exhaler
Contre un vieillard chagrin qui vient de l'immoler.

LIONI.

Vous abusez de tout.

STÉNO.

Il le faut à notre âge :
Le seul abus d'un bien en fait aimer l'usage.
Quoi de plus ennuyeux que vos plaisirs sensés ?
Ils rappellent aux cœurs, trop doucement bercés
Par un retour prévu d'émotions communes,
Ce fade mouvement qu'on sent sur les lagunes.
En ôtez-vous l'excès, le plaisir perd son goût.
Mais l'excès nous réveille, il donne un charme à tout.
Un amour vous suffit ; moi, le mien se promène
De l'esclave de Smyrne à la noble Romaine,
Et de la courtisane il remonte aux beautés
Que votre bal promet à mes yeux enchantés.
Le jeu du casino me pique et m'intéresse,
Mais j'y prodigue l'or, ou j'y meurs de tristesse.
Si la liqueur de Chypre est un heureux poison,
C'est alors qu'affranchi d'un reste de raison,
Mon esprit pétillant qui fermente comme elle,
Des éclairs qu'il lui doit dans l'ivresse étincelle.
Mes jours, je les dépense au hasard, sans compter.
Qu'en faire ? on en a tant ! Peut-on les regretter ?
Pour les renouveler, cette vie où je puise
Est un trésor sans fond qui jamais ne s'épuise ;
Ils passent pour renaître, et mon plus cher désir

Serait d'en dire autant de l'or et du plaisir.
Je parle en philosophe.

LIONI.

Et je réponds en sage :
Vous ne pouvez rester.

STÉNO.

Quittez donc ce visage;
Dans la salle des Dix il vous irait au mieux,
Mais tout, excepté lui, me sourit en ces lieux.

LIONI.

Flatteur!

STÉNO.

Chaque ornement, simple avec opulence,
Prouve le goût du maître et sa magnificence.

Plusieurs personnes parées ou masquées traversent la galerie du fond.

LIONI.

Soyez donc raisonnable : on vient de tous côtés,
J'aurais tort de permettre...

STÉNO.

Oui : mais vous permettez.
Vous de qui la raison plane au-dessus des nôtres,
Ayez tort quelquefois par pitié pour les autres.
Mes adieux au plaisir seront cruels et doux :
C'est vouloir le pleurer que le quitter chez vous.

UN SERVITEUR DE LIONI, *annonçant.*

Le Doge.

LIONI.

Fuyez donc : s'il vous voit...

STÉNO.

Impossible !
Je me perds dans la foule et deviens invisible.

SCÈNE V.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, BENETINDE, LIONI, ISRAEL, SÉNATEURS, COURTISANS, ETC.

LIONI, *au Doge.*

Posséder son Altesse est pour tous un bonheur;
Mais elle sait quel prix j'attache à tant d'honneur.

FALIERO.

Je ne devais pas moins à ce respect fidèle
Dont chaque jour m'apporte une preuve nouvelle.

LIONI, *à la duchesse.*

Madame, puissiez-vous ne pas trop regretter
Le palais que pour moi vous voulez bien quitter.

ÉLÉNA.

Vous ne le craignez pas.

LIONI, *à Fernando.*

Quelle surprise aimable!
Fernando de retour!

FERNANDO.

Le sort m'est favorable,
Je reviens à propos.

LIONI, *lui serrant la main.*

Et pour faire un heureux.

A Benetinde, qui cause avec le Doge.

Salut au chef des Dix; le plus cher de mes vœux
Est que de ses travaux ma fête le repose.

BENETINDE.

Occupé d'admirer, peut-on faire autre chose?

Au Doge, en reprenant sa conversation.

Vous penchez pour la paix?

FERNANDO.

J'ai vu plus d'une cour,
Et pourtant rien d'égal à ce brillant séjour.

ÉLÉNA.

C'est un aveu flatteur après un long voyage.

LIONI.

Aux nobles Vénitiens. *A Israel.*

Soyez les bienvenus! Je reçois ton hommage,
Mon brave!

ISRAEL, *bas à Lioni.*

Sous le duc j'ai servi vaillamment;
Il peut me protéger, présentez-moi.

LIONI, *le prenant par la main.*

Comment!
Viens.

ÉLÉNA, *regardant une peinture.*

De qui ce tableau?

LIONI, *qui se retourne en présentant Israel.*

D'un maître de Florence,
Du Giotto.

LE DOGE, *à Israel.*

Dès ce soir vous aurez audience.

BENETINDE, *regardant le tableau tandis qu'Israel cause avec le Doge.*

Où se passe la scène?

LIONI, *qui se rapproche de lui.*

Eh, mais! à Rimini.
La belle Francesca, dont l'amour est puni,
Voit tomber sous le bras d'un époux trop sévère
Le trop heureux rival que son cœur lui préfère.

ÉLÉNA, *à part.*

Je tremble.

LIONI.

Quel talent! regardez : le jaloux
Menace encor son frère expirant sous ses coups.

BENETINDE.

Son frère ou son neveu?

FERNANDO.

Dieu !

LIONI, *à Benetinde.*

Relisez le Dante :

A la duchesse.

Son frère Paolo. Que la femme est touchante!
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Oui, sublime.

Ici les premières mesures d'une danse vénitienne.

LIONI.

Ah! j'entends le signal.

Au Doge.

Monseigneur passe-t-il dans le salon de bal?

FALIERO.

Ces divertissemens ne sont plus de mon âge.

LIONI, *lui montrant les échecs.*

On connaît votre goût : voici le jeu du sage.

FERNANDO, *à Éléna.*

Pour le premier quadrille acceptez-vous ma main ?

ÉLÉNA.

On vous a devancé.

LIONI, *offrant la main à Éléna.*

Je montre le chemin.

A Israel, qu'il laisse avec le Doge.

Fais ta cour.

BENETINDE, *qui les suit, à Fernando.*

Donnez-moi quelques détails sincères
Sur ce qu'on dit de nous dans les cours étrangères.

Tout le monde sort, excepté le Doge et Israel.

SCÈNE VI.

FALIERO, ISRAEL. *Ils se rapprochent par degrés.*

FALIERO.

Enfin nous voilà seuls.

ISRAEL.

Décidons de leurs jours.

FALIERO.

Quel mépris dans leurs yeux !

ISRAEL.

Fermons-les pour toujours.

FALIERO.

Même en se parlant bas qu'ils montraient d'insolence !

ISRAEL.

Nous allons pour toujours les réduire au silence.

FALIERO.

De leur sourire amer j'aurais pu me lasser.

ISRAEL.

La bouche d'un mourant sourit sans offenser.

FALIERO.

Ne peut-on nous troubler ?

La musique recommence.

ISRAEL.

Le plaisir les enivre.
Ils pressentent leur sort et se hâtent de vivre.
De ce bruyant concert entendez-vous les sons ?

FALIERO.

Le temps vole pour eux.

ISRAEL.

Et pour nous : agissons.

FALIERO.

La liste de vos chefs ?

ISRAEL, *qui lui remet un papier.*

La voici.

FALIERO.

Tu m'étonnes.
Tu te crois sûr de moi, puisque tu me la donnes.

ISRAEL.

Je le puis.

FALIERO, *ouvrant le papier.*

Pas de noms!

ISRAEL.

Mais des titres; voyez!

FALIERO.

Qui sont peu rassurans.

ISRAEL.

Plus que vous ne croyez.

FALIERO.

Un pêcheur, un Dalmate, un artisan!

ISRAEL.

Qu'importe?
Chacun a trente amis pour lui prêter main-forte.

FALIERO.

Un gondolier!

ISRAEL.

Trois cents; car je lui dois l'appui
De tous ses compagnons non moins braves que lui.

FALIERO.

Que fais-tu d'un sculpteur?

ISRAEL.

Le ciel, dit-on, l'inspire.
Homme utile! avec nous c'est saint Marc qui conspire.

FALIERO.

Des esclaves!

ISRAEL.

Nombreux.

FALIERO.

Mais qui vous ont coûté
Beaucoup d'or?

ISRAEL.

Un seul mot.

FALIERO.

Et lequel?

ISRAEL.

Liberté.

FALIERO.

Mille condottieri vous coûtent davantage.

ISRAEL.

Rien.

FALIERO.

Dis vrai.

ISRAEL.

J'ai promis...

FALIERO.

Eh! quoi donc?

ISRAEL.

Le pillage.

FALIERO.

Je rachète Venise, et donne pour rançon...

ISRAEL.

Le trésor?

FALIERO.

Tous mes biens.

ISRAEL.

Que j'accepte en leur nom.

FALIERO, *lui rendant la liste.*

Deux mille! avec ce nombre il faut tout entreprendre;
C'est peu pour attaquer!

ISRAEL.

C'est beaucoup pour surprendre.

FALIERO.

J'en conviens; mais sans moi pourquoi n'agis-tu pas?

ISRAEL.

C'est qu'il nous faut un chef, s'il vous faut des soldats.

FALIERO.

Et vous m'avez choisi?

ISRAEL.

Pour vaincre.

FALIERO, *écoutant.*

Le bruit cesse ;
Occupons-nous tous deux.

ISRAEL.

Comment ?

FALIERO.

Le temps nous presse :
Des échecs !... c'est pour moi qu'on les a préparés.

Lui faisant signe de s'asseoir.

Qu'ils servent nos projets.

ISRAEL, *assis.*

Ces nouveaux conjurés
Seront discrets du moins.

FALIERO.

Silence !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS ; LIONI.

Plusieurs personnes, pendant cette scène et la suivante, traversent le salon, se promènent dans la galerie, s'arrêtent à des tables de jeu, jettent et ramassent de l'or ; enfin tout le mouvement d'une fête.

LIONI, *à Faliero.*

Votre Altesse
Dédaigne nos plaisirs.

FALIERO.

Non : mais j'en fuis l'ivresse.

LIONI.

Mon heureux protégé joue avec monseigneur !

FALIERO, *posant la main sur l'épaule d'Israel.*

J'honore un vieux soldat.

LIONI.

Digne d'un tel honneur.

ISRAEL.

C'est un beau jour pour moi.

LIONI, *à Faliero.*

Vous aurez l'avantage,
Puisque ce noble jeu de la guerre est l'image.

ISRAEL.

Je tente, je l'avoue, un combat inégal.

LIONI, *regardant la partie.*

Voyons si le marin vaincra son amiral.
Au Doge.
Vous commencez?

FALIERO.

J'espère achever avec gloire.

LIONI.

Je ne puis décider où penche la victoire;
Le salon me réclame, et vous m'excuserez.

FALIERO.

D'un maître de maison les devoirs sont sacrés;
Remplissez-les.

LIONI, *en se retirant.*

Pardon!

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL.

On circule dans le salon et on joue dans la galèrie; de temps en temps on voit Sténo, masqué, poursuivre la duchesse.

ISRAEL.

Haut. *A voix basse.*
Au roi!... c'est un présage.
Voulez-vous être roi?

FALIERO.

Pour sortir d'esclavage?

ISRAEL.

Pour nous en délivrer.

FALIERO.

Roi de sujets heureux?

ISRAEL.

Qu'ils soient libres par vous, et soyez roi par eux.

FALIERO.

Je veux voir tes amis.

ISRAEL.

Sur quel gage repose
Le salut incertain de leurs jours que j'expose?

FALIERO.

Ma parole en est un qu'ils doivent accepter.

ISRAEL.

Sur ce gage en leur nom je ne puis pas traiter.

FALIERO.

Il a suffi pour toi.

ISRAEL.

Mais j'en demande un autre
Pour garant de leur vie.

FALIERO.

Et quel est-il?

ISRAEL.

La vôtre.

FALIERO.

Tu veux que je me livre?

ISRAEL.

Et je dois l'exiger.

FALIERO.

Chez toi?

ISRAEL.

Non; sous le ciel. Quand je cours un danger,
J'aime les lieux ouverts pour s'y perdre dans l'ombre.

FALIERO.

Quelle nuit choisis-tu?

ISRAEL.

Cette nuit.

FALIERO.

Elle est sombre.

ISRAEL.

Belle d'obscurité pour un conspirateur,
Profonde, et dans le ciel pas un seul délateur.

FALIERO.

Mais sur la terre?

ISRAEL.

Aucun. Comptez sur mà prudence.
N'admettez qu'un seul homme à cette confidence.

FALIERO.

Qui donc?

ISRAEL.

Votre neveu.

FALIERO.

Non, j'irai seul.

ISRAEL.

Pourquoi?

FALIERO.

Pour que ma race en lui vive encore après moi.
Le lieu?

La musique se fait entendre, tout le monde rentre dans la salle de bal.

ISRAEL.

Saint Jean et Paul.

FALIERO.

Conspirer sur la cendre
De mes nobles aïeux ranimés pour m'entendre!

ISRAEL.

Ils seront du complot.

FALIERO.

Et le plus révéré,

Dont l'image est debout près du parvis sacré,
Me verra donc trahir ma gloire et mes ancêtres !

ISRAEL.

Trahir ! que dites-vous ?

FALIERO.

Oui, nous sommes des traîtres.

ISRAEL.

Si le sort est pour eux ; mais, s'il nous tend la main,
Les traîtres d'aujourd'hui sont des héros demain.

FALIERO.

Je doute...

ISRAEL.

Il est trop tard.

FALIERO.

Avant que je prononce,
Je veux méditer ; sors : mais attends ma réponse.

ISRAEL.

C'est lui livrer des jours qu'elle peut m'arracher...

FALIERO.

Eh bien ! l'attendras-tu ?

ISRAEL.

Je viendrai la chercher.

SCÈNE IX.

FALIERO, *seul.*

Où tend le noir dessein dont je suis le ministre ?
A ces accens joyeux se mêle un bruit sinistre,
Pour eux... pour moi, peut-être! Ah! le danger n'est rien.
L'acte lui seul m'occupe : est-ce un mal? est-ce un bien?
Je suis chef de l'État ; j'en veux changer la face ;
Élu par la noblesse, et mon bras la menace.
Les lois sont sous ma garde, et je détruis les lois.

De quel droit cependant? Les abus font mes droits.
Si le sort me trahit, de qui suis-je complice?
De qui suis-je l'égal, si le sort m'est propice?
De ceux dont nous heurtons la rame ou les filets,
Quand ils dorment à l'ombre au seuil de nos palais.
De pêcheurs, d'artisans une troupe grossière
Va donc de ses lambeaux secouer la poussière,
Pour envahir nos bancs et gouverner l'État?
Voilà mes conseillers, ma cour et mon sénat!...
Mais de nos sénateurs les aïeux vénérables,
Qui sont-ils? des pêcheurs rassemblés sur des sables.
Mes obscurs conjurés sont-ils moins à mes yeux?
Des nobles à venir j'en ferai les aïeux,
Et si mon successeur reçoit d'eux un outrage,
Il suivra mon exemple en brisant mon ouvrage.
C'est donc moi que je venge?... Objet sacré, c'est toi!
Éléna, noble amie, as-tu reçu ma foi
Pour que ton protecteur te livre à qui t'offense?
Puisque leur lâcheté m'a remis ta défense,
Je punirai l'affront... et, s'il est mérité?
Qui l'a dit? Au transport dont je suis agité
Je sens qu'elle devient ma première victime;
Elle expire : elle est morte... Ah! ce doute est un crime.
La voici! qu'elle parle et dispose à son gré
Du sort et des projets de ce cœur déchiré!

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA.

ÉLÉNA.

Eh quoi! vous êtes seul? Venez : de cette fête
Si le vain bruit vous pèse, à le fuir je suis prête.

FALIERO.

Je dois rester pour toi.

ÉLÉNA.

Voudrais-je prolonger
Des plaisirs qu'avec vous je ne puis partager?
J'en sens peu la douceur; ce devoir qui m'ordonne
D'entendre tout le monde en n'écoutant personne;
Ces flots de courtisans qui m'assiègent de soins,
Et croiraient m'offenser, s'ils m'importunaient moins,
D'un tel délassement me font un esclavage.
Avec la liberté qu'autorise l'usage,
Un d'eux, couvert d'un masque et ne se nommant pas,
Me lasse, me poursuit, s'attache à tous mes pas.

FALIERO, *vivement.*

Qu'a-t-il dit?

ÉLÉNA.

Rien, pourtant, rien qu'il n'ait pu me dire;
Mais je conçois l'ennui que ce bal vous inspire,
Et prompte à le quitter, j'ai cependant, je croi,
Moins de pitié pour vous que je n'en ai pour moi.

FALIERO.

Ce dégoût des plaisirs et m'attriste et m'étonne:
A quelque noir chagrin ton ame s'abandonne.
Tu n'es donc plus heureuse, Éléna?

ÉLÉNA.

Moi, seigneur!

FALIERO.

Parle.

ÉLÉNA.

Rien près de vous ne manque à mon bonheur.

FALIERO.

Dis-moi ce qui le trouble: est-ce la calomnie?
L'innocence la brave et n'en est pas ternie.
Doit-on s'en affliger quand on est sans remords?

ÉLÉNA.

Je suis heureuse.

FALIERO.

Non : malgré tous vos efforts,
Vos pleurs mal étouffés démentent ce langage :
Vous me trompez.

ÉLÉNA, *à part.*

O ciel!

FALIERO.

A ma voix prends courage :
Ne laisse pas ton cœur se trahir à demi;
Sois bonne et confiante avec ton vieil ami;
Il va l'interroger.

ÉLÉNA, *à part.*

Je frémis!

FALIERO.

Ma tendresse
Eût voulu te cacher le doute qui m'oppresse;
Mais pour m'en affranchir j'ai de puissans motifs :
Un instant quelquefois, un mot, sont décisifs.
Un mot peut disposer de mon sort, de ma vie.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FALIERO.

En me rendant la paix qui m'est ravie.
N'as-tu pas, réponds-moi, par un discours léger,
Un abandon permis que tu crus sans danger,
Un sourire, un regard, par quelque préférence,
Enhardi de Sténo la coupable espérance?

ÉLÉNA, *vivement.*

Sténo!

FALIERO.

Non, je le vois; ce dédain l'a prouvé;
Non; pas même un regret par l'honneur réprouvé,

D'un penchant combattu pas même le murmure
Ne t'a parlé pour lui, non, jamais?

ÉLÉNA.

Je le jure.

FALIERO.

Assez, ma fille, assez. Ah! ne va pas plus loin :
Un serment! ton époux n'en avait pas besoin.

ÉLÉNA.

Je dois...

FALIERO.

Lui pardonner un soupçon qui t'accable :
Il fût mort de douleur en te trouvant coupable.

ÉLÉNA, *à part.*

Taisons-nous!

FALIERO.

Doux moment! mais je l'avais prévu,
Mon doute est éclairci.

SCÈNE XI.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, ISRAEL.

ISRAEL, *à Fernando.*

Je vous dis qu'on l'a vu.

FERNANDO.

Ici?

ISRAEL.

Lui-même.

FERNANDO.

En vain son masque le rassure.

FALIERO.

Qui donc? parlez.

ISRAEL.

Sténo.

FALIERO.

Sténo!

ÉLÉNA, *à part.*

J'en étais sûre,
C'était lui.

FALIERO.

Voilà donc comme ils ont respecté
Ma présence et les droits de l'hospitalité!

FERNANDO.

C'en est trop.

FALIERO.

Se peut-il? ton rapport est fidèle?

ISRAEL.

J'affirme devant Dieu ce que je vous révèle.

FALIERO.

Lioni le savait : c'était un jeu pour tous...
J'y pense : un inconnu vous suivait malgré vous.

ÉLÉNA.

J'ignore...

FALIERO.

C'est Sténo.

FERNANDO.

Châtiez son audace.

FALIERO, *faisant un pas vers le salon.*

Je veux qu'avec opprobre à mes yeux on le chasse.

ÉLÉNA.

Arrêtez.

FALIERO, *froidement.*

Je vous crois : ne nous plaignons de rien;
Ce serait vainement; retirons-nous.

ISRAEL, *bas au Doge.*

Eh bien?

FALIERO, *bas à Israel.*

A minuit.

ISRAEL, *en sortant.*

J'y serai.

FALIERO.

Sortons : je sens renaître
Un courroux dont mon cœur ne pourrait rester maître.

ÉLÉNA.

Vous ne nous suivez pas, Fernando ?

FALIERO.

Non : plus tard.
Reste et donne un motif à mon brusque départ.
Que Lioni surtout en ignore la cause ;
Il le faut ; d'un tel soin sur toi je me repose.
Point de vengeance ! adieu.

SCÈNE XII.

FERNANDO, *seul.*

Que j'épargne son sang !
Mais je vous trahirais en vous obéissant !
Mais je dois le punir, mais il tarde à ma rage
Que son masque arraché, brisé sur son visage...
On vient. Dieu ! si c'était... Gardons de nous tromper :
Observons en silence, il ne peut m'échapper.

Il se retire sous la galerie du fond.

SCÈNE XIII.

FERNANDO, STÉNO.

STÉNO, *qui est entré avec précaution, en ôtant son masque.*

Personne ! ah, respirons !

Il s'assied dans un fauteuil et se sert de son masque comme d'un évantail.

Que la duchesse est belle !
Je la suivais partout. Point de grâce pour elle.

Regardant son masque.

L'heureuse invention pour tromper un jaloux !
Nuit d'ivresse !... un tumulte ! Ah ! le désordre est doux ;
Mais il a son excès : tant de plaisir m'accable.

Dans ce moment on entre dans la galerie ; on s'y promène et l'on y danse.

FERNANDO, *à voix basse.*

Je vous cherche, Sténo.

STÉNO.

Moi !

FERNANDO.

Je cherche un coupable.

STÉNO.

Dites un condamné, surpris par trahison.

FERNANDO.

Vous vous couvrez d'un masque, et vous avez raison.

STÉNO, *qui se lève en souriant.*

Je sais tout le respect qu'un Doge a droit d'attendre.

FERNANDO.

Vous le savez si peu, que je veux vous l'apprendre.

STÉNO.

Mes juges, ce matin, l'on fait impunément ;
Mais une autre leçon aurait son châtiment.

FERNANDO.

Ma justice pourtant vous en réserve une autre.

STÉNO.

C'est un duel ?

FERNANDO.

A mort : ou ma vie, ou la vôtre !

STÉNO.

Dernier des Faliero, je suis sûr de mes coups,
Et respecte un beau nom qui mourrait avec vous.

FERNANDO.

Insulter une femme est tout votre courage.

STÉNO.

Qui la défend trop bien l'insulte davantage.

FERNANDO.

Qu'avez-vous dit, Sténo?

STÉNO.

La vérité, je crois.

FERNANDO.

Vous aurez donc vécu sans la dire une fois.

STÉNO.

Ce mot-là veut du sang.

FERNANDO.

Mon injure en demande.

STÉNO.

Où se répandra-t-il?

FERNANDO.

Pourvu qu'il se répande,

N'importe!

STÉNO.

Où d'ordinaire on se voit seul à seul;

Près de Saint-Jean et Paul?

FERNANDO.

Oui, devant mon aïeul.

Je veux rendre à ses pieds votre chute exemplaire.

STÉNO.

Beaucoup me l'avaient dit, aucun n'a pu le faire.

FERNANDO.

Eh bien! ce qu'ils ont dit, j'ose le répéter,

Et ce qu'ils n'ont pas fait, je vais l'exécuter.

STÉNO.

A minuit!

FERNANDO.

A l'instant!

STÉNO.

Le plaisir me rappelle;

Mais l'honneur à son tour me trouvera fidèle.

FERNANDO.

Distrait par le plaisir, on s'oublie au besoin.

STÉNO.

Non : ma pitié pour vous ne s'étend pas si loin.

FERNANDO.

J'irai de cet oubli vous épargner la honte.

STENO.

C'est un soin généreux dont je vous tiendrai compte.
Nos témoins?

FERNANDO.

Dieu pour moi.

STÉNO.

Pour tous deux.

FERNANDO.

Aujourd'hui
Un de nous deux, Sténo, paraîtra devant lui.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La place de Saint-Jean et Paul : l'église d'un côté, le canal de l'autre ; une statue au milieu du théâtre. Près du canal une Madone éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, BERTRAM, STROZZI, *aiguisant un stylet sur les degrés du piédestal.*

PIETRO.

Bertram, tu parles trop.

BERTRAM.

Quand mon zèle m'entraîne,
Je ne consulte pas votre prudence humaine.

PIETRO.

J'ai droit d'en murmurer, puisqu'un de tes aveux
Peut m'envoyer au ciel plus tôt que je ne veux.

BERTRAM.

Lioni...

PIETRO.

Je le crains, même lorsqu'il pardonne.

BERTRAM.

Pietro le gondolier ne se fie à personne.

PIETRO.

Pietro le gondolier ne prend pour confidens,
Quand il parle tout haut, que les flots et les vents.

BERTRAM.

Muet comme un des Dix, hormis les jours d'ivresse.

PIETRO.

C'est vrai, pieux Bertram : chacun a sa faiblesse;
Mais par le Dieu vivant!...

BERTRAM.

Tu profanes ce nom.

PIETRO.

Je veux jusqu'au succès veiller sur ma raison.

STROZZI.

Foi de condottiere! si tu tiens ta parole,
A toi le collier d'or du premier que j'immole.

PIETRO.

Que fait Strozzi?

STROZZI.

J'apprête, aux pieds d'un oppresseur,
Le stylet qui tûra son dernier successeur.

PIETRO.

Le Doge!

BERTRAM.

Il insulta dans un jour de colère,
Un pontife de Dieu durant le saint mystère;
Qu'il meure!

PIETRO.

Je le plains.

STROZZI.

Moi, je ne le hais pas;
Mais ses jours sont à prix : je frappe.

BERTRAM.

Ainsi ton bras
S'enrichit par le meurtre et tu vends ton courage.

STROZZI.

Comme Pietro ses chants en côtoyant la plage;
Comme toi, les objets façonnés par ton art.
Ton ciseau te fait vivre, et moi c'est mon poignard.
L'intérêt est ma loi; l'or mon but; ma patrie,
Celle où je suis payé; la mort, mon industrie.

BERTRAM.

Strozzi, ton jour viendra.

PIETRO.

Fais trève à tes leçons.
Leurs palais sont à nous; j'en veux un : choisissons.

BERTRAM.

Il en est qu'on épargne.

PIETRO.

Aucun. Bertram, écoute :
Si je te croyais faible...

BERTRAM.

On ne l'est pas sans doute,
En jugeant comme Dieu qui sauve l'innocent.

PIETRO.

Pas un seul d'épargné!

STROZZI.

Pas un!

PIETRO.

Guerre au puissant!

STROZZI.

A son or.

PIETRO.

A ses vins de Grèce et d'Italie!

STROZZI.

Respect aux lois!

PIETRO.

Respect au serment qui nous lie!
Plus de patriciens! qu'ils tombent sans retour;
Et que dans mon palais on me serve à mon tour.

BERTRAM.

Qui donc, Pietro?

STROZZI.

Le peuple : il en faut un peut-être.

PIETRO.

Je veux un peuple aussi; mais je n'en veux pas être.

BERTRAM.

Si, pour leur succéder, vous renversez les grands,
Sur les tyrans détruits mort aux nouveaux tyrans!

PIETRO, *prenant son poignard.*

Par ce fer!

BERTRAM, *levant le sien.*

Par le ciel!

STROZZI, *qui se jette entre eux.*

Bertram, sois le plus sage.
Vous battre! A la bonne heure au moment du partage.
Rejoignons notre chef qui vous mettra d'accord.

PIETRO.

Plus bas! j'entends marcher : là, debout, près du bord,

Montrant le Doge couvert d'un manteau.

Je vois quelqu'un.

STROZZI, *à voix basse.*

Veux-tu me payer son silence?
Le canal est voisin.

BERTRAM.

Non, point de violence!

PIETRO.

Bertram a peur du sang.

BERTRAM, *à Strozzi.*

Viens.

STROZZI.

Soit : mais nous verrons,
Si je le trouve ici quand nous y reviendrons.

Ils sortent.

SCÈNE II.

FALIERO.

Il s'avance à pas lents et s'arrête devant Saint-Jean et Paul.

Minuit!... personne encor! je croyais les surprendre;
Mais mon rôle commence, et c'est à moi d'attendre.
Mes amis vont venir... Oui, Doge, tes amis.
Ils presseront ta main. Dans quels lieux? j'en frémis :
Deux princes dont je sors dorment dans ces murailles;
Ce qui n'est plus que cendre a gagné des batailles.
Ils m'entendront!... Eh bien! levez-vous à ma voix.
Regardez ces cheveux blanchis par tant d'exploits,
Et, de vos doigts glacés comptant mes cicatrices,
Aux crimes des ingrats mesurez leurs supplices!
O toi, qu'on rapporta sur ton noble étendard,
Vaincu par la fortune où j'ai vaincu plus tard,
Vaillant Ordelafo, dont je vois la statue,
Tends cette main de marbre à ta race abattue;
Et toi, qui succombas, rongé par les soucis,

D'un trône où sans honneur je suis encore assis,
Mânes de mes aïeux, quand ma tombe royale
Entre vos deux tombeaux remplira l'intervalle,
J'aurai vengé le nom de ceux dont j'héritai,
Et le rendrai sans tache à leur postérité!

SCÈNE III.

FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI; CONJURÉS.

ISRAEL.

Hâtons-nous : c'est ici; l'heure est déjà passée.

STROZZI.

Pietro, Bertram et moi, nous l'avions devancée;
Mais tu ne venais pas.

ISRAEL.

Tous sont présens?

STROZZI.

Oui, tous,
Hors quelques uns des miens qui veilleront sur nous;
Braves dont je réponds.

PIETRO.

Et trois de mes fidèles,
Couchés, sur le canal, au fond de leurs nacelles;
Leur voix doit au besoin m'avertir du danger.

ISRAEL.

A Pietro. *Au Doge, retiré dans un coin de la scène.*
Bien!... Je comptais sur vous.

BERTRAM.

Quel est cet étranger?

FALIERO.

Un protecteur du peuple.

ISRAEL.

Un soutien de sa cause,
Et celui que pour chef Israel vous propose.

PIETRO.

Qui peut te remplacer?

ISRAEL.

Un plus digne.

STROZZI.

Son nom?

FALIERO, *s'avançant et se découvrant.*

Faliero!

PIETRO.

C'est le Doge.

TOUS.

Aux armes, trahison!

STROZZI.

Frappons : meure avec lui le traître qui nous livre.

ISRAEL.

Qu'un de vous fasse un pas, il a cessé de vivre.

BERTRAM.

Attendons, pour frapper, le signal du beffroi.

FALIERO.

J'admire ce courage enfanté par l'effroi :
Tous, le glaive à la main, contre un vieillard sans armes!
Leur père!... Pour qu'un glaive excite ses alarmes,
Enfans, la mort et lui se sont vus de trop près,
Et tous deux l'un pour l'autre ils n'ont plus de secrets.
Elle aurait quelque peine à lui sembler nouvelle,
Depuis quatre-vingts ans qu'il se joue avec elle.
Je viens seul parmi vous, et c'est vous qui tremblez!
Ce sont là les grands cœurs par ton choix rassemblés,
Ces guerriers qui voulaient, dans leur zèle héroïque,
D'un ramas d'oppresseurs purger la république,
Destructeurs du sénat, l'écraser, l'abolir?
D'un vieux patricien le nom les fait pâlir.
Que tes braves amis cherchent qui leur commande.
Pour mon sang, le voilà! qu'un de vous le répande :

Toi, qui le menaçais, toi, qui veux m'immoler,
Vous tous... Mais de terreur je les vois reculer.
Allons! pas un d'entre eux, je leur rends cet hommage,
N'est assez lâche, au moins, pour avoir ce courage.

STROZZI.

Il nous fait honte, amis!

BERTRAM.

Nous l'avons mérité.
Avant qu'on le punisse il doit être écouté.

ISRAEL.

Vos soldats, Faliero, sont prêts à vous entendre.

FALIERO.

Eh bien! à leur parler je veux encor descendre.
Est-ce un tyran qu'en moi vous prétendez punir?
Ma vie est, jour par jour, dans plus d'un souvenir :
Déroulez d'un seul coup cette vaste carrière.
Mes victoires! passons : je les laisse en arrière;
Mon règne devant vous, pour vous imposer moins,
Récuse en sa faveur ces glorieux témoins.
Quand vous ai-je opprimés? qui de vous fut victime?
Qui peut me reprocher un acte illégitime?
Il est juge à son tour, celui qui fut martyr,
C'est avec son poignard qu'il doit me démentir.
Justes, puis-je vous craindre? ingrats, je vous défie.
Vous l'êtes : c'est pour vous que l'on me sacrifie.
C'est en vous défendant que sur moi j'amassai
Ce fardeau de douleurs dont le poids m'a lassé.
Pour vous faire innocens, je me suis fait coupable,
Et le plus grand de vous est le plus misérable.
Jugez-moi : le passé fut mon seul défenseur;
Êtes-vous des ingrats, ou suis-je un oppresseur?

BERTRAM.

Si Dieu vous couronnait, vous le seriez peut-être.

FALIERO.

Vous savez qui je fus; voici qui je veux être.
Votre vengeur d'abord. Vous exposez vos jours:
Le succès à ce prix ne s'obtient pas toujours,
Toujours la liberté : qui périt avec gloire
S'affranchit par la mort comme par la victoire.
Mais le succès suivra vos desseins généreux,
Si je veux les servir : compagnons, je le veux.
La cloche de Saint-Marc à mon ordre est soumise;
Trois coups, et tout un peuple est debout dans Venise:
Ces trois coups sonneront. Mes cliens sont nombreux,
Mes vassaux plus encor; je m'engage pour eux.
Frappez donc! dans son sang noyez la tyrannie;
Venise en sortira, mais libre et rajeunie.
Votre vengeur alors redevient votre égal.
Des débris d'un corps faible à lui-même fatal,
D'un état incertain, république ou royaume,
Qui n'a ni roi, ni peuple, et n'est plus qu'un fantôme,
Formons un État libre où règneront les lois,
Où les rangs mérités s'appuîront sur les droits,
Où les travaux, eux seuls, donneront la richesse;
Les talens, le pouvoir; les vertus, la noblesse.
Ne soupçonnez donc pas que, dans la royauté,
L'attrait du despotisme aujourd'hui m'ait tenté.
Se charge qui voudra de ce poids incommode!
Mes vœux tendent plus haut: oui, je fus prince à Rhode,
Général à Zara, Doge à Venise; eh bien!
Je ne veux pas descendre, et me fais citoyen.

PIETRO, *en frappant sur l'épaule du Doge.*

C'est parler dignement!

Le Doge se recule avec un mouvement involontaire de dédain.

D'où vient cette surprise?

Entre égaux!...

ISRAEL.

De ce titre en vain on s'autorise,
Pour sortir du respect qu'on doit à la vertu.
Vous, égaux! à quel siége as-tu donc combattu? [ce,
Sur quels bords? dans quels rangs? s'il met bas sa naissan-
Sa gloire au moins lui reste, et maintient la distance.
Il reste grand pour nous, et doit l'être en effet
Moins du nom qu'il reçut que du nom qu'il s'est fait.
Sers soixante ans Venise ainsi qu'il l'a servie;
Risque vingt fois pour elle et ton sang et ta vie;
Mets vingt fois sous tes pieds un pavillon rival,
Et tu pourras alors te nommer son égal!

PIETRO.

Si par ma liberté j'excite sa colère,
Il est trop noble encor pour un chef populaire.

FALIERO.

Moi t'en vouloir! pourquoi? Tu n'avais aucun tort,
Aucun. Ta main, mon brave, et soyons tous d'accord!
Je me dépouille aussi de ce nom qui vous gêne :
Pour l'emporter sur vous, mon titre c'est ma haine.
Si ce titre par toi m'est encor disputé,
Dis-moi qui de nous deux fut le plus insulté.
Compare nos affronts : autour du Bucentaure,
Quand vos cris saluaient mon règne à son aurore,
Je marchais sur des fleurs; je respirais l'encens :
Ces fiers patriciens à mes pieds fléchissans,
Ils semblaient mes amis... Hélas! j'étais leur maître.
Leur politique alors fut de me méconnaître.
Captif de mes sujets, sur mon trône enchaîné,
Flétri, j'osai me plaindre et je fus condamné;
Je condamne à mon tour. Mourant, je me relève,
Et sans pitié comme eux, terrible, armé du glaive,
Un pied dans le cercueil, je m'arrête, et j'en sors

Pour envoyer les Dix m'annoncer chez les morts.
Mais prince ou plébéien, que je règne ou conspire,
Je ne puis échapper aux soupçons que j'inspire.
Les vôtres m'ont blessé. Terminons ce débat :
Qui me craignait pour chef me veut-il pour soldat?
Je courbe devant lui ma tête octogénaire,
Et je viens dans vos rangs servir en volontaire.
Faites un meilleur choix, il me sera sacré;
Quel est celui de vous à qui j'obéirai?

ISRAEL.

C'est à nous d'obéir.

BERTRAM.

Je donnerai l'exemple;
Un attentat par vous fut commis dans le temple;
Expiez votre faute en vengeant les autels.

FALIERO.

Je serai l'instrument des décrets éternels.

STROZZI.

Aux soldats étrangers on a fait des promesses;
Les tiendrez-vous?

FALIERO, *lui jetant une bourse.*

Voici mes premières largesses.

PIETRO.

Mes gondoliers mourront pour leur libérateur.

FALIERO.

Tel qui fut gondolier deviendra sénateur.

TOUS.

Honneur à Faliero!

ISRAEL.

Jurez-vous de le suivre?

TOUS.

Nous le jurons!

ISRAEL.

Eh bien! que son bras nous délivre!

Au Doge.
Quand voulez-vous agir?

FALIERO.

Au lever du soleil.

BERTRAM.

Si tôt!

FALIERO.

Toujours trop tard dans un projet pareil.
Bien choisir l'heure est tout pour les succès des hommes.
Le hasard devient maître au point où nous en sommes;
Qui sait s'il veut nous perdre ou s'il doit nous servir?
Otez donc au hasard ce qu'on peut lui ravir.

BERTRAM.

Mais tous périront-ils?

PIETRO.

Sous leurs palais en cendre.

ISRAEL.

Il faut achever l'œuvre ou ne pas l'entreprendre.
Bertram, qu'un d'eux survive au désastre commun:
En lui tous revivront; ainsi tous, ou pas un:
Le père avec l'époux, le frère avec le frère,
Tous, et jusqu'à l'enfant sur le corps de son père!

BERTRAM.

Faliero seul commande et doit seul décider.

ISRAEL, *au Doge.*

Prononcez!

FALIERO, *après un moment de silence.*

Ah! cruels! qu'osez-vous demander?
Mes mains se résignaient à leur sanglant office;
Mais prendre sur moi seul l'horreur du sacrifice!...
A Israel.
Tu peux l'ordonner, toi! tu ne fus qu'opprimé;
Mais moi, s'ils m'ont trahi, jadis ils m'ont aimé.

En s'avançant sur le devant de la scène, tandis que les conjurés attendent avec anxiété sa décision.

Nous avons confondu notre joie et nos larmes:

Les anciens du conseil sont mes compagnons d'armes,
Mes compagnons d'enfance. Au sortir de nos jeux,
J'ai couché sous leur tente, et j'ai dit avec eux,
A la table où pour moi leur coupe s'est remplie,
Ces paroles du cœur que jamais on n'oublie.
Adieu, vivans récits de nos premiers combats!
Je ne verrai donc plus, en lui tendant les bras,
Sur le front d'un vieillard rajeuni par ma vue,
Un siècle d'amitié m'offrir la bienvenue.
Je tue, en les frappant, le passé, l'avenir,
Et reste sans espoir comme sans souvenir.

ISRAEL, *avec impatience.*

Eh quoi! vous balancez?

UN GONDOLIER, *hors de la scène.*

« Gondolier, la mer t'appelle;
« Pars et n'attends pas le jour.

PIETRO.

C'est un avis : silence

LE GONDOLIER.

« Adieu, Venise la belle;
« Adieu, pays mon amour!

ISRAEL.

Un importun s'approche; évitons sa présence.

LE GONDOLIER.

« Quand le devoir l'ordonne,
« Venise, on t'abandonne,
« Mais c'est sans t'oublier.

FALIERO.

Que chacun à ma voix revienne au rendez-vous,
Et sans nous éloigner, amis, séparons-nous.

LE GONDOLIER.

« Que saint Marc et la Madone
« Soient en aide au gondolier ! »

Pendant les deux derniers vers et la reprise, les conjurés sortent d'un côté : une gondole s'arrête sur le canal. Fernando et Sténo en descendent.

SCÈNE IV.

FERNANDO, STÉNO.

FERNANDO. *Il tire son épée, et d'une voix étouffée par la fureur.*

L'instant est favorable et la place est déserte!

STÉNO, *avec calme.*

Du sang-froid, Fernando; vous cherchez votre perte.

FERNANDO.

Défends-toi.

STÉNO.

Calmez-vous : je prévois votre sort.

FERNANDO.

Le tien.

STÉNO.

Je dois...

FERNANDO.

Mourir ou me donner la mort.

En garde!

STÉNO, *tirant son épée.*

Il le faut donc; mais c'est pour ma défense.

FERNANDO.

Enfin ta calomnie aura sa récompense.

Ils combattent.

STÉNO.

Vous êtes blessé.

FERNANDO.

Non.

STÉNO.

Votre sang coule.

FERNANDO.

Eh bien!
Celui que j'ai perdu va se mêler au tien :
Meurs, lâche!

STÉNO.

Vaine atteinte! et la mienne...

FERNANDO.

Ah! j'expire.

Il chancelle et tombe sur les degrés du piédestal de la statue.

La fortune est pour vous.

STÉNO.

Mais je dois la maudire,
Et je veux...

FERNANDO.

Laissez-moi, non; j'aurai des secours.

Avec force.

On vient. Non : rien de vous! Fuyez, sauvez vos [jours.

Sténo s'éloigne, tandis que les conjurés accourent et se répandent sur la place.

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI; CONJURÉS.

ISRAEL.

Un des deux est tombé.

FALIERO.

Jusqu'à nous parvenue,
Cette voix... ah! courons!... cette voix m'est connue.
C'est Fernando, c'est lui!

FERNANDO.

Le Doge!

FALIERO.

O désespoir!
O mon fils! qu'as-tu fait? mon fils!

FERNANDO.

Moi, vous revoir,
Expirer à vos pieds!... Dieu juste!

FALIERO.

Je devine
Par quel bras fut porté le coup qui t'assassine :
Par eux, toujours par eux! Ils m'auront tout ravi.
Du trépas de Sténo le tien sera suivi.

FERNANDO.

Il s'est conduit en brave.

FALIERO.

O trop chère victime,
Que de ce cœur brisé la chaleur te ranime!
N'écarte pas la main qui veut te secourir...
Mon fils! si près de toi, je t'ai laissé périr!
Mon espoir! mon orgueil!... je n'ai pu le défendre.
Au cercueil, avant moi, c'est lui qui va descendre,
Et ma race avec lui!

FERNANDO.

C'en est fait; je le sens...
Ne me prodiguez plus des secours impuissans.
Une sueur glacée inonde mon visage...

FALIERO.

Que fais-tu?

FERNANDO, *essayant de se soulever.*

O Dieu! Je voudrais... donnez-m'en le courage,

FALIERO.

D'où naît l'horreur qui semble te troubler?

FERNANDO.

Je veux... c'est à genoux que je veux vous parler.
Je ne puis...

FALIERO, *le serrant dans ses bras.*

Sur mon cœur! sur mon cœur!

FERNANDO.

Ah! mon père,

Grâce! pardonnez-moi.

FALIERO.

Quoi? ta juste colère?

C'est celle d'un bon fils!

FERNANDO.

Grâce! Dieu vous entend :

Désarmez le courroux de ce Dieu qui m'attend.

FALIERO.

Comment punirait-il ta désobéissance?
L'arrêt qui doit t'absoudre est prononcé d'avance.
Je te bénis. En paix de mon sein paternel
Va déposer ton ame au sein de l'Éternel.
Ne crains pas son courroux; fût-il inexorable,
Il ne trouverait plus où frapper le coupable;
Je t'ai couvert, mon fils, de pardons et de pleurs.

FERNANDO.

Mon père, embrassez-moi. Venise... et toi... je meurs.

ISRAEL, *à Faliero après un moment de silence.*

Balancez-vous encor?

FALIERO, *qui se relève en ramassant l'épée de Fernando.*

L'arme qui fut la sienne
De sa main défaillante a passé dans la mienne :
Juge donc si ce fer, témoin de son trépas,
Au moment décisif doit reculer d'un pas.
Vengeance!... Au point du jour!... pour quittter sa demeure,
Que chacun soit debout dès la quatrième heure.
Au portail de saint Marc, par différens chemins,
Vous marcherez le fer et le feu dans les mains,

En criant : Trahison ! sauvons la république!
Aux armes! les Génois sont dans l'Adriatique!
Le beffroi sur la tour s'ébranle à ce signal :
Les nobles convoqués par cet appel fatal,
Pour voler au conseil, en foule se répandent
Dans la place où déjà vos poignards les attendent.
A l'œuvre! ils sont à nous : Courez, moissonnez-les!
Qu'ils tombent par milliers sur le seuil du palais.

A Strozzi.

Toi, si quelqu'un d'entre eux échappait au carnage,
Du pont de Rialto ferme-lui le passage.

A Bertram. *A Pietro.*

Toi, surprends l'arsenal; toi, veille sur le port;
Israel à saint Marc; moi, partout où la mort
Demande un bras plus ferme et des coups plus terribles.
Relevez de mon fils les restes insensibles :
Mais par ces tristes jours, dont il était l'appui,
Par ces pleurs menaçans, jurez-moi, jurez-lui
Qu'au prochain rendez-vous où les attend son ombre,
Pas un ne manquera, si grand que soit leur nombre;
Qu'ils iront à sa suite unir en périssant
Le dernier de leur race au dernier de mon sang.
Par vos maux, par les miens, par votre délivrance,
Jurez tous avec moi : vengeance, amis!

TOUS, *excepté Bertram, en étendant leurs épées sur le cadavre de Fernando.*

Vengeance!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le palais du Doge : même décoration qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA, FALIERO.

Éléna est assise, le coude appuyé sur une table : elle dort.

FALIERO, *qui entre par le fond.*

Qu'ils ramaient lentement dans ces canaux déserts!
Le vent du midi règne; il pèse sur les airs,
Il m'oppresse, il m'accable... Expirer avant l'âge,
Lui que je vis hier s'élancer sur la plage,
Franchir d'un pas léger le seuil de ce séjour!
Il arrivait joyeux : aujourd'hui quel retour!
Apercevant la duchesse.
Éléna m'attendait dans ses habits de fête.
Sa parure de bal couronne encor sa tête.
Le deuil est là, près d'elle, et le front sous des fleurs,
Elle a fermé ses yeux sans prévoir de malheurs.
Laissons-les du sommeil goûter en paix les charmes,
Ils ne se rouvriraient que pour verser des larmes.

ÉLÉNA, *endormie.*

Hélas!

FALIERO.

D'un rêve affreux son cœur est agité;

Moins affreux cependant que la réalité :
Bientôt...

ÉLÉNA, *de même.*

Mort de douleur... en te trouvant... coupable.

FALIERO.

D'un soupçon qui l'outrage, ô suite inévitable!
Jusque dans son repos, dont le calme est détruit,
De mon funeste aveu le souvenir la suit.
Chère Éléna!

ÉLÉNA, *s'éveillant*

Qu'entends-je? où suis-je? qui m'appelle?

FALIERO.

Ton ami.

ÉLÉNA.

Vous! c'est vous!

FALIERO.

A mes désirs rebelle,
Par tendresse, il est vrai, pourquoi m'attendre ainsi?

ÉLÉNA.

Que vous avez tardé!

FALIERO.

Je l'ai dû.

ÉLÉNA.

Vous voici!
C'est vous!... Dieu! quels tourmens m'a causés votre ab-
Je marchais, j'écoutais : dans mon impatience, [sence!
Quand le bruit d'une rame éveillait mon espoir,
J'allais sur ce balcon me pencher pour vous voir.
La gondole en passant m'y laissait immobile;
Tout, excepté mon cœur, redevenait tranquille.
J'ai vu les astres fuir et la nuit s'avancer,
Et des palais voisins les formes s'effacer,
Et leurs feux, qui du ciel perçaient le voile sombre,
Éteints jusqu'au dernier, disparaître dans l'ombre.

Que l'attente et la nuit alongent les momens!
Je ne pouvais bannir mes noirs pressentimens.
Je tressaillais de crainte, et pourquoi? je l'ignore.

FALIERO.

Tu trembles sur mon sein.

ÉLÉNA.

Quand donc viendra l'aurore?
Oh! qu'un rayon du jour serait doux pour mes yeux!
Funeste vision! quelle nuit! quels adieux!
Il m'a semblé... j'ai cru... l'abîme était horrible,
Et mes bras, que poussaient une force invincible,
Vous traînaient, vous plongeaient dans cet abîme ouvert,
Malgré moi, mais toujours, toujours!... que j'ai souffert!
J'entends encor ce cri qui du tombeau s'élève,
Qui m'accuse... O bonheur! je vous vois, c'est un rêve!

FALIERO.

Ne crains plus.

ÉLÉNA.

Loin de moi quel soin vous appelait?

FALIERO.

Tu le sauras.

ÉLÉNA.

Si tard, dans l'ombre!...

FALIERO.

Il le fallait.

ÉLÉNA.

Pour vous accompagner, pas un ami?

FALIERO.

Personne.

ÉLÉNA.

Pas même Fernando?

FALIERO.

Lui, grand Dieu!

ÉLÉNA.

Je frissonne.

Vous cachez dans vos mains votre front abattu.
O ciel! du sang!

FALIERO.

Déjà?

ÉLÉNA.

Le vôtre?

FALIERO.

Que dis-tu?
Que n'est-il vrai!

ÉLÉNA.

Parlez!

FALIERO.

Un autre...

ÉLÉNA.

Osez m'instruire.
Qui? j'aurai du courage et vous pouvez tout dire :
Qui donc?

FALIERO.

Il n'est plus temps de te cacher son sort;
Sous mes yeux Fernando...

ÉLÉNA.

Vous pleurez : il est mort.

FALIERO.

Digne de ses aïeux, pour une juste cause;
La tienne!

ÉLÉNA.

C'est pour moi!

FALIERO.

Près de nous il repose,
Mais froid comme ce marbre, où penché tristement,
Je pleurais, j'embrassais son corps sans mouvement;
Pleurs qu'il ne sentait plus, douce et cruelle étreinte
Qui n'a pu ranimer une existence éteinte!
J'ai trouvé sur son cœur réchauffé par ma main,

Ce tissu malheureux qui le couvrait en vain :
Quelque gage d'amour!
Il présente à Éléna une écharpe qu'il tire de son sein.
ÉLÉNA, *qui la saisit.*
La force m'abandonne.
Objet funeste, affreux!
FALIERO.
Ah! qu'ai-je fait? pardonne.
J'aurais dû t'épargner...
ÉLÉNA.
Non! c'est mon châtiment.
Ne m'accusait-il pas à son dernier moment?
Lui qui mourait pour moi!... Fernando!...
FALIERO.
Je l'atteste
Par son sang répandu, par celui qui me reste,
Ceux qui causent nos maux gémiront à leur tour.
ÉLÉNA.
Nuit d'horreur!
FALIERO.
Que doit suivre un plus horrible jour.
ÉLÉNA.
Le deuil, à son lever, couvrira ces murailles.
FALIERO.
Ce jour se lèvera sur d'autres funérailles.
ÉLÉNA.
Quoi!...
FALIERO.
La mort est ici, mais elle en va sortir.
ÉLÉNA.
Quel projet formez-vous?
FALIERO.
Prête à les engloutir,
Du Sénat et des Dix la tombe est entr'ouverte.

ÉLÉNA.

Par vous?

FALIERO.

Pour te venger.

ÉLÉNA.

Vous conspirez?

FALIERO.

Leur perte.

ÉLÉNA.

Vous!

FALIERO.

Des bras généreux qui s'unissent au mien
Sont armés pour punir mes affronts et le tien.

ÉLÉNA.

Ciel! une trahison, et vous l'avez conçue!
Abjurez un dessein dont je prévois l'issue.
N'immolez pas Venise à vos ressentimens :
Venise, qui du Doge a reçu les sermens,
Et votre épouse aussi, mais fidèle, mais pure,
Mais digne encor de vous...

FALIERO.

Moins que toi! leur injure
Rend tes droits plus sacrés.

ÉLÉNA.

Eh bien, si c'est pour moi
Que vos jours en péril, que votre honneur...

FALIERO.

Tais-toi!

ÉLÉNA, *à part.*

Qu'allais-je faire, ô ciel!

FALIERO.

Tais-toi : quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

FALIERO, ÉLÉNA, VICENZO.

VICENZO.

Le seigneur Lioni demande avec instance
Une prompte entrevue...

FALIERO.

A cette heure?

VICENZO.

A l'instant,
Pour révéler au Doge un secret important.

FALIERO.

Lioni!

VICENZO.

Devant vous faut-il qu'on l'introduise?
Il y va, m'a-t-il dit, du salut de Venise.

FALIERO.

Attendez : est-il seul?

VICENZO.

Les seigneurs de la nuit
Entourent un captif que vers vous il conduit.

FALIERO.

L'a-t-on nommé?

VICENZO.

Bertram!

FALIERO, *bas.*

Bertram!

ÉLÉNA, *bas au Doge.*

Ce nom vous trouble.

FALIERO.

A Éléna. *A Vicenzo.*
Moi! qu'ils viennent tous deux.

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO, *à Éléna.*

Sors!

ÉLÉNA.

Ma frayeur redouble.

Ce Bertram...

FALIERO.

Ne crains rien.

ÉLÉNA.

C'est un des conjurés.

FALIERO.

Calme-toi.

ÉLÉNA.

Je ne puis.

FALIERO.

Mais vous me trahirez!

Sortez!

ÉLÉNA.

Non, je suis calme.

SCÈNE IV.

FALIERO, ÉLÉNA, LIONI, BERTRAM.

LIONI, *s'avançant vers le Doge.*

Un complot nous menace :
De ce noir attentat j'ai découvert la trace,
Et j'accours...

Il s'arrête en voyant Éléna.

Mais, pardon!

FALIERO.

Madame, laissez-nous.

ÉLÉNA.

Affreuse incertitude!

SCÈNE V.

FALIERO, LIONI, BERTRAM.

FALIERO, *froidement à Lioni.*

J'écoute. Eh bien! que savez-vous?

LIONI.

J'étais seul, en proie à la tristesse
Qui suit parfois d'un bal le tumulte et l'ivresse,
De je ne sais quel trouble agité sans raison.
Un homme, c'était lui, client de ma maison,
Que j'honorai long-temps d'une utile assistance,
Et qui m'a dû tantôt quelque reconnaissance,
Réclame la faveur de me voir en secret.
Écarté par mes gens, il insiste : on l'admet.
« Devant Dieu, me dit-il, voulez-vous trouver grâce,
« Ne sortez pas demain. » Je m'étonne; à voix basse,
L'œil humide, il ajoute en me serrant la main,
« Je suis quitte avec vous ; ne sortez pas demain. »
Et pourquoi?... Les regards inclinés vers la terre,
Immobile, interdit, il s'obstine à se taire.
J'épiais sa pâleur de cet œil pénétrant
Dont je cherche un aveu sur le front d'un mourant;
Je le presse; il reprend d'une voix solennelle :
« Si la cloche d'alarme à Saint-Marc vous appelle,
« N'y courez pas, adieu! » Je le retiens alors :
On l'entoure à ma voix, on l'arrête; je sors.
Quatre rameurs choisis sautent dans ma gondole,
Il y monte avec moi : je fais un signe; on vole,
Et je l'amène ici, pour qu'au chef de l'État
Un aveu sans détour dénonce l'attentat.

FALIERO.

Il n'a rien dit de plus?

LIONI.

Mais il doit tout vous dire.
Je ne suis pas le seul contre qui l'on conspire.
Si j'en crois mes soupçons, Venise est en danger :
Qu'il s'explique, il le faut.

FALIERO.

Je vais l'interroger.

Il s'assied entre Bertram et Lioni qui est appuyé sur le dos de son fauteuil.

A Bertram.

Approchez : votre nom?

BERTRAM.

Bertram.

LIONI, *bas au Doge.*

On le révère;
On cite à Rialto sa piété sévère :
Parlez-lui du ciel.

FALIERO.

A Lioni.

Oui. Bertram, regardez-moi.

BERTRAM.

Seigneur...

LIONI.

Lève les yeux.

FALIERO.

N'ayez aucun effroi.

LIONI.

Si tu ne caches rien, ta grâce est assurée.

FALIERO.

Je sauverai vos jours; ma parole est sacrée,
Vous savez à quel prix.

BERTRAM.

Je le sais.

FALIERO.

Descendez
Au fond de votre cœur, Bertram, et répondez,
Quand vous aurez senti si votre conscience
Vous fait ou non la loi de rompre le silence.....

LIONI.

Quels sont les intérêts dont tu vas disposer.

FALIERO.

Et quels jours précieux vous pouvez exposer.

BERTRAM.

J'ai parlé; mon devoir m'ordonnait de le faire.

LIONI.

Achève.

FALIERO.

Et maintenant il vous force à vous taire,
Si je vous comprends bien?

BERTRAM.

Il est vrai.

LIONI.

L'Éternel
Te défend de cacher un projet criminel.

FALIERO.

Ce projet, quel est-il?

BERTRAM.

Je n'ai rien à répondre.

LIONI.

Mais ton premier aveu suffit pour te confondre.

BERTRAM.

Une voix m'avait dit : Sauve ton bienfaiteur.

LIONI.

Je suis donc menacé?

FALIERO.

Lui seul?

LIONI.

Quel est l'auteur,
Le chef de ce complot?

FALIERO.

Parlez.

BERTRAM.

Qu'il me pardonne ;
J'ai voulu vous sauver, mais sans trahir personne.

LIONI.

Serais-tu son complice ?

FALIERO.

Ou seulement un bruit,
Quelque vague rapport vous aurait-il instruit ?

BERTRAM.

Je ne mentirai pas.

LIONI.

Alors que dois-je craindre ?
Quel poignard me poursuit? où, quand doit-il m'atteindre?
Comment?

BERTRAM.

De ce péril j'ai dû vous avertir ;
C'est à vous désormais de vous en garantir.
Ma tâche est accomplie.

LIONI.

Et la nôtre commence :
Les douleurs vont bientôt....

BERTRAM, *faisant un pas vers le Doge.*

Quoi ! vous...

FALIERO.

Notre clémence
Suspend encor l'emploi de ce dernier moyen.
Bas à Lioni.
Réduit au désespoir, il ne vous dirait rien.

LIONI.

Bas au Doge. *A Bertram.*
Il faiblit. Tu l'entends, nous voulons tout connaître.
Songe que dieu t'écoute.

FALIERO.

Et qu'il punit le traître.

BERTRAM.

Malheureux !

LIONI.

Que tu peux mourir dans les tourmens,
Sans qu'on te donne un prêtre à tes derniers momens.

BERTRAM.

Dieu ! qu'entends-je ?

FALIERO.

Oui, demain.

LIONI.

N'accordons pas une heure,
Non : pas même un instant ; qu'il s'explique ou qu'il [meure.

BERTRAM.

Je ne résiste plus.

LIONI.

Parle donc.

BERTRAM.

Eh bien !...

FALIERO, *se levant.*

Quoi ?

BERTRAM.

Je vais tout dire.

LIONI.

Enfin !

BERTRAM, *au Doge.*

A vous seul.

FALIERO.

Suivez-moi.

Faisant un signe à Lioni.

Je reviens.

SCÈNE VI.

LIONI.

Il me sauve, et c'est moi qu'il redoute !
Le Doge l'épargnait ; mais par bonté sans doute.

Ces longs ménagemens me semblaient superflus :
Pour un patricien qu'aurait-il fait de plus?
Il interrogeait mal, point d'art, aucune étude!
Mais a-t-il, comme nous, cette froide habitude
De marcher droit au but, sans pitié, sans courroux,
Et, si la mort d'un seul importe au bien de tous,
De voir dans la torture, à nos yeux familière,
Le chemin le plus court qui mène à la lumière?....
C'est étrange : Bertram frémit en l'abordant,
Et ne veut à la fin que lui pour confident.
On eût dit qu'en secret leurs yeux d'intelligence....
Voilà de mes soupçons! J'ai tort : de l'indulgence!
Par l'âge et les travaux le Doge est affaibli;
Mais au dernier moment d'où vient qu'il a pâli?
Réfléchissons : j'arrive, et contre mon attente
Il est debout; pourquoi? point d'affaire importante :
Quel soin l'occupait donc? Mon aspect l'a troublé;
Il s'est remis soudain, mais il avait tremblé.
Il nourrit contre nous une implacable haine.
S'il osait... Lui; jamais!... Chancelante, incertaine,
La duchesse en partant semblait craindre mes yeux.
Son effroi la ramène; il faut l'observer mieux;
Je lirai dans son cœur.

SCÈNE VII.

LIONI, ÉLÉNA,

LIONI.

Votre Altesse, j'espère,
D'une grave entrevue excuse le mystère.

ÉLÉNA.

Il ne m'appartient pas d'en sonder les secrets;
Mais le Doge est absent...

LIONI.

Pour de grands intérêts.
Puis-je, sans trop d'orgueil, penser qu'une soirée
Où d'hommages si vrais je vous vis entourée,
Vous a laissé, Madame, un heureux souvenir?

ÉLÉNA.

A part.

Charmant: j'y pense encor. Qui peut le retenir?

A Lioni.

Ce prisonnier sans doute occupe Son Altesse?

LIONI.

Lui-même. Qu'avez-vous?

ÉLÉNA.

Rien.

LIONI.

Il vous intéresse?

ÉLÉNA.

Moi!... mais c'est la pitié qui m'intéresse à lui:
Je plains un malheureux. Et son sort aujourd'hui....

LIONI, *avec indifférence.*

Sera celui de tous.

ÉLÉNA, *à part.*

Que dit-il?

LIONI, *à part.*

Elle tremble.

ÉLÉNA.

D'autres sont accusés?

LIONI, *froidement.*

Tous périront ensemble.
Il a fait tant d'aveux!

ÉLÉNA, *vivement.*

A vous, seigneur?

LIONI.

Du moins
Au Doge qui l'écoute.

ÉLÉNA.

Au Doge, et sans témoins?

LIONI.

Sans témoins.

ÉLÉNA, *à part.*

O bonheur!

LIONI, *à part.*

Ce mot l'a rassurée.

A Éléna.

Mais Votre Altesse hier s'est trop tôt retirée.
Ce bal semblait lui plaire, et le Doge pourtant
Ne l'a de sa présence honoré qu'un instant.

ÉLÉNA.

Ses travaux lui rendaient le repos nécessaire.

LIONI.

Il veille encor.

ÉLÉNA, *vivement.*

C'est moi, je dois être sincère,
C'est moi qui fatiguée...

LIONI.

Et vous veillez aussi...
Pour ne le pas quitter?

ÉLÉNA.

Seule, inquiète ici,
J'attendais...

LIONI, *vivement.*

Qu'il revînt? Une affaire soudaine
L'a contraint de sortir?

ÉLÉNA.

Non; mais sans quelque peine
Je ne pouvais penser que chez lui de retour
Un travail assidu l'occupât jusqu'au jour;
Et vous partagerez la crainte que m'inspire
Un tel excès de zèle.

LIONI.

En effet.

ÉLÉNA, *à part.*

Je respire.

LIONI, *à part.*

J'avais raison.

ÉLÉNA.

Il vient.

SCÈNE VIII.

ÉLÉNA, LIONI, FALIERO.

FALIERO, *qui prend Lioni à part.*

Le coupable a parlé.

LIONI.

Eh bien, seigneur?

FALIERO.

Plus tard le conseil assemblé
Apprendra par mes soins tout ce qu'il doit apprendre.
Sous le pont des Soupirs Bertram vient de descendre:
Reposez-vous sur moi, sans vous troubler de rien;
Je ferai mon devoir.

LIONI, *à part, après s'être incliné.*

Je vais faire le mien.

SCÈNE IX.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO.

La victoire me reste!

ÉLÉNA.

A quoi tient votre vie?

FALIERO.

Qu'importe? elle est sauvée.

ÉLÉNA.

Un mot vous l'eût ravie.

FALIERO.

Du cachot de Bertram ce mot ne peut sortir :
Renais à l'espérance.

ÉLÉNA.

Et comment la sentir ?
Mon cœur s'est épuisé dans cette angoisse affreuse ;
Plaignez-moi : je n'ai pas la force d'être heureuse.

FALIERO.

Une heure encor d'attente !

ÉLÉNA.

Un Siècle de douleurs,
Quand je crains pour vos jours !

FALIERO.

Qu'ils tremblent pour les leurs !
Adieu.

ÉLÉNA.

Vous persistez ?

FALIERO.

Mourir, ou qu'ils succombent !

ÉLÉNA.

Vous mourrez !... C'est sur vous que vos projets retom-[bent !
Ma terreur me le dit. C'est Dieu, mon cœur le sent,
C'est Dieu qui m'a parlé, la mort, la voix du sang.
C'est Fernando, c'est lui dont le sort vous menace,
Qui du doigt au cercueil m'a montré votre place.
Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux ?
Grâce ! J'ai tant pleuré ! ne comblez pas mes maux
Cédez ; vous n'irez pas ! non : grâce ! il faut me croire.
Grâce pour moi, pour vous, pour soixante ans de gloire !

FALIERO.

Mais ma gloire, c'est toi : ton époux, ton soutien
Perdra-t-il son honneur en mourant pour le tien ?
Je ne venge que lui.

ÉLÉNA.

Que lui !

FALIERO.

Pour le défendre
Ma confiance en toi m'a fait tout entreprendre.
Sur ton pieux respect, sur ta jeune raison,
Si je me reposais avec moins d'abandon;
Pour lui faire un tourment de ma terreur jalouse,
Avili par mon choix, si jamais une épouse,
Qui, chargée à regret du fardeau de mes ans,
Pourrait à leurs dédains livrer mes cheveux blancs:
Non, non, je n'irais pas, combattu par mes doutes,
Affronter les périls que pour moi tu redoutes.

ÉLÉNA.

Grand Dieu!

FALIERO.

Je n'irais pas, follement irrité,
Pour venger de son nom l'opprobre mérité,
Pour elle, pour sa cause et ses jours méprisables,
Ternir un siècle entier de jours irréprochables.
Non, courbé sous sa honte et cachant ma douleur,
Je n'aurais accusé que moi de mon malheur.

ÉLÉNA.

Qu'avez-vous dit?

FALIERO.

Mais toi, toi qu'ils ont soupçonnée,
Digne appui du vieillard à qui tu t'es donnée,
Modèle de vertu dans ce triste lien,
Ange consolateur, mon orgueil, mon seul bien...

ÉLÉNA.

O tourment!

FALIERO.

Tu verrais, de ta vie exemplaire,
L'outrage impunément devenir le salaire!
Ah! je cours...

ÉLÉNA.

Arrêtez!

FALIERO.

Ne te souviens-tu pas
De l'heure où ton vieux père expira dans nos bras?
A son dernier soupir il reçut ta promesse
De m'aimer, d'embellir, d'honorer ma vieillesse :
Tu l'as fait.

ÉLÉNA.

C'en est trop !

FALIERO.

Je promis à mon tour
De veiller sur ton sort jusqu'à mon dernier jour.
Ton père me l'ordonne.

ÉLÉNA.

Écartez cette image.

FALIERO.

C'est lui...

ÉLÉNA.

Je parlerais!

FALIERO.

C'est lui qui m'encourage
A remplir mon devoir, à tenir mon serment,
A défendre sa fille.

ÉLÉNA.

A la punir.

FALIERO.

Comment?

ÉLÉNA.

Vengez-vous; punissez. Le sang qu'il vous demande
C'est le mien. Punissez: votre honneur le commande,
Mais n'immolez que moi, moi seule : cet honneur
Pour qui vous exposez repos, gloire, bonheur,
Je l'ai perdu!

FALIERO.

Qu'entends-je? où suis-je? que dit-elle?
Qui, vous?

ÉLÉNA.

Fille parjure, épouse criminelle,
Mon père au lit de mort, vos bienfaits et ma foi,
Tout, oui, j'ai tout trahi.

FALIERO.

Point de pitié pour toi!
Mais il est un secret qu'il faut que tu déclares :
Ton complice?

ÉLÉNA.

Il n'est plus.

FALIERO.

Éléna, tu t'égares.
Comprends-tu bien les mots qui te sont échappés?
Sais-tu que, s'il est vrai, tu vas mourir?

ÉLÉNA.

Frappez!

FALIERO, *levant son poignard.*

Reçois ton châtiment!... mais non. Qu'allais-je faire?
Tu tremblais pour ma vie, et ta frayeur m'éclaire.
Non, non; en t'accusant tu voulais me sauver.

Le poignard tombe de ses mains.

A ce sublime aveu qui pouvait s'élever
De cette trahison ne fut jamais capable.
Dis que tu m'abusais, que tu n'es pas coupable,
Parle, et dans mon dessein je ne persiste pas,
J'y renonce, Éléna, parle... ou viens dans mes bras,
Viens, et c'en est assez!

ÉLÉNA.

Hélas! j'en suis indigne.
J'ai mérité la mort : frappez, je m'y résigne.
Ah! frappez!

FALIERO.

Et le fer de mes mains est tombé;
A sa honte, à mes maux, je n'ai pas succombé!

D'un tel excès d'amour redescendre pour elle
Au mépris!... non : la haine eût été moins cruelle.
Mais on vient; mon devoir m'impose un dernier soin :
Le danger me ranime... Ah! j'en avais besoin.
J'entends mes conjurés; ce sont eux; voici l'heure.
Redevenons moi-même : il faut agir.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA, VEREZZA, SEIGNEURS DE LA NUIT, GARDES.

VEREZZA.

Demeure :
Envoyé par les Dix, je t'arrête en leur nom,
Doge, comme accusé de haute trahison.

ÉLÉNA.

Plus d'espoir!

FALIERO.

M'arrêter, moi, ton prince!

VEREZZA.

Toi-même :
Voici l'ordre émané de leur conseil suprême.
Obéis.

Quatre heures sonnent.

FALIERO.

Je commande, et votre heure a sonné.
Juge des factieux qui m'auraient condamné,
J'attends que le beffroi les livre à ma justice.
Écoute : il va donner le signal du supplice.
Je brave ton sénat, tes maîtres, leurs bourreaux,
Et l'ordre qu'à tes pieds ma main jette en lambeaux.

VEREZZA.

Ton espérance est vaine.

ÉLÉNA.

Aucun bruit.

FALIERO.

Quel silence!

VEREZZA.

Tu n'as pas su des Dix tromper la vigilance;
Les cachots ont parlé : ne nous résiste pas.

FALIERO.

C'en est donc fait; marchons.

ÉLÉNA.

Je m'attache à vos pas.

FALIERO, *qui la ramène sur le devant de la scène.*

A voix basse.

Vous! et quels sont les droits de celle qui m'implore?
Son titre! que veut-elle? ai-je une épouse encore?
Je ne vous connais pas; je ne veux plus vous voir.
Contre un arrêt mortel, qu'il m'est doux de prévoir,
Ma vie à son déclin sera peu défendue.
Pour que la liberté vous soit enfin rendue,
Éléna, je mourrai; c'est tout ce que je puis :
Vous pardonner, jamais!

A Éléna, qui le suit, les mains jointes.

Non, restez!

A Verezza.

Je vous suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une salle voisine de celle où les Dix sont entrés pour délibérer. Autour de la salle, les portraits des doges; au fond, une galerie ouverte qui donne sur la place; à la porte deux soldats en sentinelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

FALIERO, ISRAEL.

ISRAEL. *Il est assis.*

Un plan si bien conduit! ô fortune cruelle,
Attendre ce moment pour nous être infidèle!
Quand je voyais crouler leur pouvoir chancelant,
Quand nous touchions au but... mais j'oublie en parlant
Que mon Prince est debout.

FALIERO, *à Israel, qui fait un effort pour se lever.*

Demeure : la souffrance
Vient de briser ton corps sans lasser ta constance.
Je voudrais par mes soins adoucir tes douleurs;
Que puis-je?

ISRAEL.

Dans vos yeux je vois rouler des pleurs.

FALIERO.

Je pleure un brave.

ISRAEL.

Et moi, tandis qu'on délibère,
Je fais des vœux pour vous, qui me traitez en frère.

FALIERO.

Comme autrefois.

ISRAEL.

Toujours le frère du soldat,
Consolant le blessé qui survit au combat.

FALIERO.

Ces temps-là ne sont plus.

ISRAEL.

Mais alors quelle joie,
Quand nous fendions les mers pour saisir notre proie !

FALIERO.

En maître sur les flots du golfe ensanglanté,
Que mon Lion vainqueur voguait avec fierté !
Tu t'en souviens ?

ISRAEL.

O jours d'éternelle mémoire !
Que Venise était belle après une victoire !

FALIERO.

Et nous ne mourrons pas sous notre pavillon.

ISRAEL.

Misérable Bertram ! parler dans sa prison,
Nous trahir, comme un lâche, à l'aspect des tortures !
Comptez donc sur la foi de ces ames si pures,
Sur leur sainte ferveur ! Et tremblant, indigné,
Le tenant seul à seul vous l'avez épargné ?

FALIERO.

Il pleurait.

ISRAEL.

D'un seul coup j'aurais séché ses larmes.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Dans mes bras, si j'eusse été sans armes,

J'aurais, en l'étouffant, voulu m'en délivrer :
Mon général sait vaincre, et je sais conspirer.

FALIERO.

Pourquoi tous tes amis n'ont-ils pas ton courage?

ISRAEL.

Ils viennent de partir pour leur dernier voyage.
Strozzi vend nos secrets qu'on lui paie à prix d'or;
Il vivra. Mais, Pietro, je crois le voir encor :
L'œil fier, d'une main sûre et sans reprendre haleine,
Il vide, en votre honneur, sa coupe trois fois pleine,
S'avance, et répétant son refrain familier :
« Que saint Marc soit, dit-il, en aide au gondolier. »
Il s'agenouille alors, il chante, et le fer tombe.

FALIERO.

Nous le suivrons tous deux.

ISRAEL.

Non : pour vous sur ma tombe
Le soleil de Zara doit encor se lever.

FALIERO.

Qu'espères-tu? jamais.

ISRAEL.

Trop lâches pour braver
Le peuple furieux rassemblé dans la place,
De condamner leur père ils n'auront pas l'audace.
Moi, pendant tout un jour qu'ont rempli ces débats,
J'ai su me résigner; que ferais-je ici-bas?
Je n'ai point de famille et n'ai plus de patrie,
Mais vous, votre Éléna, votre épouse chérie...

FALIERO, *avec douleur.*

Israel!...

ISRAEL.

Ah! pardon! ce nom doit vous troubler.
Un marin tel que moi ne sait pas consoler;
Son bon cœur qui l'entraîne a besoin d'indulgence.

FAMERO, *après lui avoir serré la main.*
Ils reviennent.

ISRAEL, *se relevant.*
Debout j'entendrai ma sentence.

SCÈNE II.

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STÉNO, les Dix, les Membres de la Junte, Gardes.

BENETINDE.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés :
Israel Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice.
Meurs : c'est le châtiment contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le Doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête,

ISRAEL.

Est-il prêt ? je le suis.

LIONI.

Tu n'as plus qu'un moment :
Un aveu peut encor changer ton châtiment.
Que cherches-tu ?

ISRAEL.

Ces mots ont droit de me confondre ;
Je cherchais si Bertram était là pour répondre.

LIONI.

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL.

Oui, comme délateur : quand doit-on l'anoblir ?

BENETINDE.

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables ?

ISRAEL.

Et, si je dénonçais les traîtres véritables,
Périraient-ils?

BENETINDE.

Ce soir.

ISRAEL.

Je vous dénonce tous.
Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

Il retombe assis.

BENETINDE, *à Faliero.*

Le Doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire?

FALIERO.

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE.

A qui donc?

FALIERO.

A mon peuple ici-bas,
Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE.

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge : après nous, tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO.

Son tribunal un jour me vengera du vôtre.

Montrant Sténo.

Il le doit : parmi vous je vois un assassin.

BENETINDE.

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre.

STÉNO.

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'ab-
[soudre.

FALIERO.

Lisez, j'attends.

BENETINDE, *d'une voix émue.*

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié!

A Faliero.

« Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
« Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
« Duc de Vald-Marino, prince, chef du Sénat,
« Toi Doge, convaincu d'avoir trahi l'État...»

Passant la sentence à Lioni.

Achevez, je ne puis.

LIONI.

« Tu mourras comme traître.
« Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
« Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor;
« Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
« Tu mourras où ton front ceignit le diadème;
« L'escalier des Géans, à ton heure suprême,
« Verra le criminel, par ses pairs condamné,
« Périr où le héros fut par eux couronné.

Montrant les portraits des Doges.

« Entre nos souverains, contre l'antique usage,
« Tu ne revivras pas dans ta royale image.
« A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
« Le tableau sera vide, et sur le voile noir
« Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
« On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes!»

FALIERO.

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accens!
Si je fus criminel, sont-ils donc innocens?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire.
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques uns, les lois sont des fléaux;

Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
Esclaves éternels de tous les conquérans,
Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans.
Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfans lègueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour on les verra,
Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leur titre, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil, que désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir;
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront : Elle aussi, mise à mort pour ses crimes!

BENETINDÉ.

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous : d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux; car ton heure est pro-
Parle. [chaine;

FALIERO.

Laissez-moi seul.

BENETINDE, *montrant Israel.*

Qu'au supplice on l'entraîne.

ISRAEL. *Il s'avance et tombe à genoux devant le Doge.*

Soldat, je veux mourir béni par cette main

Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO.

A revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes!
Jusqu'à ton dernier jour, toi qui fus sans alarmes,
Sois sans remords!

Il le relève.

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAEL.

Mon prince daignerait...

FALIERO.

Titre vain! entre nous il n'est plus de distance :
Quand la mort est si près l'égalité commence.

Israel se jette dans les bras du Doge.

BENETINDE, *aux soldats qui entourent Israel.*

Allez!

Aux membres de la Junte.

Retirons-nous.

SCÈNE III.

FALIERO.

Qui l'eût pensé jamais?
J'expire abandonné par tous ceux que j'aimais :
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle.
Mais quoi! de tant d'amis qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux!
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre :
Je l'ai béni!... Des biens me sont laissés par eux ;
Donnons-les. A qui donc? Pourquoi faire un heureux?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète?

Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

Il s'assied près de la table, où il écrit.

Qu'importe?

SCÈNE IV.

ÉLÉNA, FALIERO.

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoins;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher?

Le Doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.

Répondez. Du moins

Le Doge continue de garder le silence.

Par pitié, daignez me le défendre;
J'entendrai votre voix.

Même silence du Doge.

Il le faut donc! M'éloigner sans l'entendre,

Elle fait un pas pour sortir; revient, se traîne jusqu'auprès de Faliero, saisit une de ses mains, et la baise avec transport.

FALIERO. *Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, et lui dit:*

Ma fille a tardé bien long-temps!

ÉLÉNA.

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends;
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux, c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO, *la relevant.*

Qui? moi! je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO.

Non : car je me souvien
Que tu m'as fait aimer une vie importune ;
Tes soins l'ont prolongée, et dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez !
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA.

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer ; entendez-vous leurs cris ?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris ;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer ?
Je m'y soumets.

FALIERO, *lui remettant un papier.*

Tiens, prends ! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop !.... innocente,
J'aurais pu l'accepter ; coupable....

FALIERO.

Que dis-tu ?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse ;
Des monumens humains que sert de le bannir ?

De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe;
Je n'ai pas d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe,
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ÉLÉNA.

Moi! grand Dieu!

FALIERO.

Toi, que j'ai tant aimée,
Que j'aime!

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr:
Veille sur leurs enfans dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné....

FALIERO.

Digne de ton époux, et ton juge suprême,

Indulgent comme lui, pardonnera de même.

La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît, accompagné de deux affidés qui portent le manteau et la couronne du Doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Éléna, de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi :
Quand le moment viendra, je serai sans faiblesse.

FALIERO.

Eh bien!... il est venu.

ÉLÉNA, *avec désespoir.*

Déjà!

FALIERO, *la serrant contre son sein.*

Tiens ta promesse....
Adieu!

ÉLÉNA.

Jamais! jamais! Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu, veillez sur elle!

Il la place dans un fauteuil.

Cette mort passagère a suspendu tes maux :
Adieu, mon Eléna! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître;
Mais il meurt en t'aimant.

Il lui donne un dernier baiser, on le couvre du manteau ducal, il place la couronne sur sa tête, et suit Ve-

rezza. Le tumulte s'accroît; on entend retentir avec plus de force ces cris : Faliero! Faliero! Grâce! grâce!

SCÈNE V.

ÉLÉNA, *qui se ranime par degrés.*

Je l'obtiendrai peut-être...
Votre grâce... oui... marchons.

Regardant autour d'elle.

Ciel! par eux immolé,
Il va périr... Mais non... les cris ont redoublé :
Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.

Se laissant glisser à genoux.

Dieu clément! c'est leur père! O mon Dieu, je t'implore,
Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous; brisez-les!...
La foule a pénétré dans la cour du palais;
On les force à laisser leur vengeance imparfaite!
Il est sauvé, sauvé! courons.

LIONI, *suivi des Dix; il paraît dans la galerie du fond, un glaive d'une main et la couronne ducale de l'autre, il crie au peuple :*

Justice est faite!

Éléna tombe privée de sentiment.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXTRAIT

DES

CHRONIQUES ITALIENNES

DE MARIN SANUTO.

Le 11 septembre, l'an du Seigneur 1354, Marino Faliero fut élu Doge de la république de Venise. Il était déjà chevalier, comte de Valdemarino dans les marches de Trévise, et possédait une grande fortune. L'élection achevée, on résolut dans le grand conseil d'envoyer à Marino Faliero, alors ambassadeur près la cour du saint père à Rome, une députation de douze membres.... le saint père, lui-même, ayant établi sa résidence à Avignon... Le jour où le Doge messer Marino Faliero arriva à Venise, il s'éleva un brouillard épais qui obscurcit le ciel, et il fut obligé de débarquer à la place Saint-Marc, entre les deux colonnes où l'on exécute les malfaiteurs ; circonstance qui parut à tous un présage funeste... Je ne dois pas omettre non plus ce que j'ai lu dans une chronique du temps... Lorsque messer Marino Faliero était podestat et capitaine à Trévise, l'évêque se fit attendre un jour de procession. Furieux de ce retard, Marino Faliero frappa l'évêque à la joue, et le renversa presque par terre. C'est en punition de cette offense que

le ciel aveugla sa raison, et lui inspira un dessein qui le conduisit à la mort.

Marino Faliero était à peine Doge depuis neuf mois, que son ambition lui inspira le désir d'asservir Venise. Voici comment le rapporte une ancienne chronique.

Quand arriva le jeudi auquel on a coutume de faire la course aux taureaux, cette course eut lieu comme d'habitude. Il était alors d'usage qu'après la course on se rendît dans le palais du duc, où l'on passait la soirée avec les dames. La danse se prolongeait jusqu'au son de la première cloche ; à la danse succédait une collation, et le duc faisait les dépenses de la fête lorsqu'il était marié : après le repas chacun retournait chez soi.

Il se trouva à cette soirée un certain ser Michele Steno, jeune patricien épris d'une des filles de la duchesse. Il était au milieu des dames, quand par hasard il commit une inconvenance ; le duc donna ordre aussitôt de le faire sortir. Ser Michel ne put endurer patiemment un aussi cruel affront. Quand la fête fut terminée, et que tout le monde fut sorti, guidé par son aveugle colère, il entra dans la salle d'audience, s'approcha du siége sur lequel s'asseyait le Doge, et y écrivit ces mots : *Marino Faliero, mari de la plus belle des femmes : un autre en jouit, et il ne la garde pas moins.* Le lendemain cette insulte devint publique. On cria au scandale, et le sénat indigné ordonna qu'il fût informé sur-le-champ. On promit des sommes considérables à celui qui révèlerait le coupable, et enfin on parvint à découvrir que c'était Michel Steno : le conseil des Quarante commanda de l'arrêter. Amené devant les juges, il avoua qu'il avait écrit ces mots dans son dépit d'être chassé de la fête en présence de sa maîtresse. Le conseil en délibéra ; et prenant en considération sa jeunesse, son amour, son égarement, il le con-

damna à deux mois de prison, et le bannit pour un an de Venise. Cette sentence, trop douce au gré de la colère du Doge, ralluma toute sa fureur ; il crut que le conseil n'avait point agi comme l'exigeait le respect dû à sa dignité et à son rang. Michel Steno, selon lui, méritait la mort ou au moins un bannissement perpétuel.

Cet événement décida du sort de Marino Faliero, qui était destiné à avoir la tête tranchée. Il ne faut plus qu'une cause fortuite pour réaliser ce qui est prédit et inévitable. Quelque temps après cette décision du sénat, un gentilhomme de la maison de Barbaro, d'un naturel violent et emporté, alla à l'arsenal demander certaines choses au maître des galères. L'amiral de l'arsenal était présent. En entendant la demande il répondit : Non, cela n'est pas possible... Une querelle violente s'engagea entre le gentilhomme et l'amiral, le gentilhomme le frappa du poing dans l'œil. Par malheur il portait une bague au doigt, qui blessa son adversaire. L'amiral ensanglanté courut au palais du Doge pour se plaindre et demander justice. — Que voulez-vous que je fasse ? répondit le duc. Rappelez-vous l'inscription qu'on a gravée sur ma chaise, et la manière dont on a puni Michel Steno, et jugez par là du respect que le conseil des Quarante a pour notre personne. — Seigneur, lui répondit alors l'amiral, si vous désirez devenir prince et vous délivrer de tous ces vils gentilshommes, je me sens assez de courage pour exécuter ce projet : prêtez-moi votre secours, et dans peu de tems vous serez maître de Venise, et vous pourrez vous venger. — Comment et par quel moyen ? lui répondit le duc. — C'est ainsi que la conversation s'engagea sur ce sujet.

Le duc appela son neveu, ser Bertuccio Faliero, qui habitait avec lui dans le palais, et il lui fit part du com-

plot; ils envoyèrent aussi chercher Philippe Calendaro, marin d'une grande réputation, et Bertuccio Israello, homme très adroit et rusé. Après une courte délibération, ils convinrent de s'associer plusieurs autres personnes; les conjurés se réunirent ainsi pendant plusieurs nuits dans le palais du Doge. Les personnes qui furent initiées successivement dans le secret étaient Niccolo Fagiudo, Giovanni da Corfu, Stefano Fagiano, Iriccolo dalle Bende, Niccolo Blondo, et Stefano Trevisano. On convint que seize ou dix-sept chefs stationneraient dans les différens quartiers de la ville, mais que leur troupe ne devait pas connaître leur destination; le jour marqué ils devaient exciter çà et là quelque tumulte pour que le Doge eût un prétexte pour faire sonner la cloche de Saint-Marc, car cette cloche ne peut jamais sonner que par son ordre; aussitôt les différens chefs et leur bande devaient se diriger sur Saint-Marc, par les rues qui débouchent sur la place, et, au moment où les nobles et les principaux habitans seraient arrivés pour connaître la cause de ce tumulte, les conspirateurs les auraient taillés en pièces, pour proclamer ensuite Marino Faliero seigneur de Venise. Ce plan arrêté, on en fixa l'exécution au mercredi 15 avril 1355; et le complot fut conduit avec tant de mystère, que personne n'en eut le plus léger soupçon.

Mais le ciel, qui veille sur cette glorieuse cité, et qui, satisfait de la piété et de la droiture de ses habitans, leur a toujours prêté son secours, se servit d'un nommé Beltramo, de Bergame, pour découvrir la conspiration de la manière suivante. Ce Beltramo, qui était au service de Niccolo Lioni de Santo Stefano, connaissait en partie ce qui devait avoir lieu : il alla chez Niccolo Lioni, et lui raconta tout ce qu'il avait appris. Ser Niccolo, en

l'entendant, resta comme mort d'étonnement et de terreur ; Beltramo, lui ayant tout révélé, le conjura de garderle secret, ajoutant que, s'il lui avait fait cet aveu, c'était afin qu'il ne sortît pas de chez lui lejour désigné, et pour lui sauver la vie. Beltramo allait se retirer, mais ser Niccolo ordonna à ses gens de le saisir et de le garder soigneusement. Il courut aussitôt chez messer Giovanni Gradenigo Nasoni, qui depuis fut nommé Doge, et qui habitait aussi à Santo Stefano, et lui raconta tout ce qu'il venait d'apprendre ; cette révélation lui parut de la plus haute importance, et elle l'était en effet: ils allèrent ensemble chez ser Marco Cornaro, qui habitait à San Felice, et, après lui avoir tout appris, ils retournèrent tous trois chez Niccolo Lioni pour interroger Beltramo ; après l'avoir questionné, et avoir appris de lui tout ce qu'il savait, ils le laissèrent encore enfermé : puis ils se rendirent dans la sacristie de San Salvatore, et envoyèrent leurs gens convoquer les conseillers, les avogadori, les chefs du conseil des Dix et ceux du grand conseil.

Lorsque tous furent réunis, on leur fit part de ce qu'on venait d'apprendre : à ce récit, ils restèrent tous glacés d'étonnement et d'horreur ; on résolut d'envoyer chercher Beltramo : ils l'examinèrent, et se convainquirent de la vérité de ce qu'il disait. Aussitôt, malgré le trouble qui agitait l'assemblée, on arrêta les mesures à prendre ; on envoya chercher les chefs des Quarante, les officiers de nuit (signori di notte), les capi di sestiere, et les cinque della pace, avec ordre de joindre à leurs gens quelques hommes courageux et éprouvés, qui devaient aller chez les chefs de la conspiration et s'assurer de leurs personnes ; on s'assura aussi du chef de l'arsenal pour prévenir toute entreprise de la part

des conspirateurs ; à l'entrée de la nuit l'assemblée se réunit dans le palais; elle en fit fermer toutes les portes, et envoya ordre au gardien de la tour d'empêcher qu'on ne sonnât la cloche. Tout fut exécuté ponctuellement. Déjà l'on s'était emparé de la personne des conspirateurs, et ils avaient été conduits au palais. Le conseil des Dix, voyant que le Doge était du nombre, résolut de s'associer vingt citoyens des plus recommandables pour délibérer sur le parti qu'il fallait adopter, sans toutefois leur donner voix délibérative.

Les conseillers appelés furent : ser Giovanni Mocenigo, du sestiero de San Marco; ser Almoro Veniero de Santa Marina, du sestiero du Castello; ser Tommaso Viadro, du sestiero de Canaregio; ser Giovanni Sanudo, du sestiero de Santa Croce; ser Pietro Trevisano, du sestiero de San Paolo; ser Pantaleone Barbo il Grando, du sestiero d'Ossoduro : les avogadori de la république furent Zufredo Morosini et ser Orio Pasqualigo ; ces personnes n'eurent pas voix délibérative. Ceux du conseil des Dix furent ser Giovanni Marcello, ser Tommaso Sanudo, et ser Michcletto Dolfino, chefs de ce conseil ; ser Luca da Legge et ser Pietro da Mosto, inquisiteurs du conseil; ser Marco Polani, ser Marino Veniero, ser Lando Lombardo, et ser Nicoletto Trevisano de Sant Angelo.

Dans la même nuit, et une heure avant que le jour eût paru, l'assemblée nomma une junte composée de vingt nobles de Venise, choisis parmi les plus sages, les plus âgés et les plus considérés. Ils furent appelés à donner leur avis, mais ils n'eurent pas voix délibérative : on en exclut toutes les personnes de la famille de Faliero; Niccolo Faliero et un autre Niccolo Faliero de San Tommaso furent chassés du conseil comme parens

du Doge. Cette résolution de créer une junte fut généralement approuvée ; elle se composa des personnes suivantes : ser Marco Giustiniani, procuratore ; ser Andrea Erizzo, procuratore ; ser Liosmando Giustiniani, procuratore ; ser Andrea Contarini, ser Simone Dandolo, ser Niccolo Volpe, ser Giovanni Loredano, ser Marco Diedo, ser Giovanni Gradenigo, ser Andrea Cornaro, cavaliere ; ser Marco Soranzo, ser Rinieri da Mosto, ser Gazano Marcello, ser Marino Morosini, ser Stefano Belegno, ser Niccolo Lioni, ser Filippo Orio, ser Marco Trevisano, ser Jacopo Bragadino, ser Giovanni Foscarini.

Ces vingt personnes furent appelées dans le conseil des Dix ; alors on envoya chercher le Doge Marino Faliero ; il était dans ce moment dans son palais avec des personnes de la plus haute distinction qui toutes ignoraient ce qui se passait.

En même temps Bertuccio Israello, l'un des chefs de la conspiration, et qui était chargé de guider les conjurés dans Santa Croce, fut arrêté, chargé de fers et conduit devant le conseil. Zanello del Brin, Nicoletto di Rosa, Nicoletto Alberto, et le guardiaga, furent pris également, ainsi que plusieurs marins et plusieurs citoyens de divers rangs : on les interrogea, et dès lors l'existence du complot ne fut plus douteuse.

Le 16 avril le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna Filippo Calendaro et Bertuccio Israello à être pendus aux pilliers du balcon du palais, ce même balcon du haut duquel les Doges ont coutume d'assister aux courses de taureaux ; et ils furent exécutés avec un bâillon dans la bouche.

Le lendemain on condamna les personnes suivantes : — Niccolo Zuccuolo, Nicoletto Blondo, Nicoletto Doro,

Marco Giuda, Jacomello Dagolino; Nicoletto Fedele, le fils de Filippo Calendaro; Marco Torello, dit Israello; Stefano Trevisano, le changeur de Santa Margherita; et Antonio dalle Bende; ils furent tous pris à Chiozza, car ils avaient tenté de s'échapper. En exécution de la sentence du conseil des Dix, ils furent pendus les jours suivans, les uns seuls, les autres deux par deux, aux colonnes du palais, en commençant au pilier rouge, et ainsi de suite tout le long du canal. Les autres prisonniers furent acquittés par ce motif que, quoiqu'ils eussent été compris dans la conspiration, cependant ils n'y avaient pas pris part. Plusieurs des chefs leur avaient dit qu'il s'agissait du service de l'État, et de s'assurer de quelques criminels, sans leur rien apprendre de plus. Nicoletto Alberto, le guardiaga et Bartolommeo Cirицolo et son fils, ainsi que plusieurs autres qui n'étaient pas coupables, furent acquittés.

Le vendredi 16 avril le conseil des Dix rendit un jugement qui condamna le Doge Marino Faliero à avoir la tête tranchée, et ordonna que l'exécution aurait lieu sur le palier de l'escalier de pierre où les Doges prêtent leur serment en entrant en charge. Le lendemain les portes du palais étant fermées, le Doge fut exécuté environ vers le midi. Son bonnet de Doge lui fut ôté lorsqu'il arriva au palier de l'escalier; l'exécution achevée, on dit qu'un membre du conseil des Dix s'avança vers les colonnes extérieures du palais qui donnent sur la place Saint-Marc, et qu'il montra au peuple l'épée toute sanglante, en prononçant ces mots à haute voix: « Le traître a subi son jugement. » Aussitôt les portes s'ouvrirent, et le peuple se précipita dans le palais pour voir les restes de l'infortuné Marino.

Il est à remarquer que le conseiller ser Giovanni

Sanudo n'assista pas à ce jugement ; mais qu'il était retenu chez lui par maladie ; ainsi il n'y eut que quatorze votans ; savoir, cinq conseillers et les neuf membres du conseil des Dix. Toutes les terres et tous les châteaux du Doge, ainsi que ceux de tous les conjurés, furent confisqués au profit de la république. Le conseil des Dix accorda seulement au Doge, à titre de grâce, la permission de disposer de deux mille ducats. On décida en outre que tous les conseillers et les avogadori, les membres du conseil des Dix, et ceux de la junte qui avaient concouru à la condamnation du Doge et des autres conjurés, auraient le privilége de porter jour et nuit des armes dans Venise et depuis Grado jusqu'à Cavazere, et d'avoir deux valets pareillement armés, pourvu que les valets habitassent dans leur maison; ceux qui n'avaient pas deux valets à leur service pouvaient transférer ce privilége à leurs fils ou à leurs frères, mais à deux d'entre eux seulement. La même permission fut aussi accordée aux quatre notaires de la chancellerie ou cour suprême, qui reçurent les dépositions ; ces notaires étaient Amedio Nicoletto di Lorino, Steffanello et Pietro de Compostelli, secrétaires des signori di notte.

Après l'exécution des conjurés et du Doge, la république jouit d'une paix profonde ; une ancienne chronique rapporte que le corps du Doge fut placé dans une barque avec huit torches allumées, et conduit à son tombeau, dans l'église de San Giovanni e Paolo, où il fut enseveli. Cette tombe est maintenant placée au milieu de la petite église de Santa Maria della pace, qu'a fait bâtir l'évêque Gabriel de Bergame : c'est un cercueil de pierre sur lequel sont gravés ces mots : *Hìc jacet Dominus Marinus Faletro dux.* Son portrait ne se trouve pas dans la salle du grand conseil; mais à

la place qu'il devrait occuper, on lit cette inscription : *Hic est locus Marini Faletro, decapitati pro criminibus.* On croit que sa maison fut donnée à l'église de Sant' Apostolo : c'est ce grand bâtiment qui s'élève près du pont; mais cette opinion est mal fondée, à moins que ses descendans ne l'aient rachetée depuis, car cette maison appartient toujours à la famille Faliero. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici que plusieurs voulaient graver à la place destinée au portrait du Doge l'inscription suivante : *Marinus Faletro dux ; temeritas me cepit, pœnas lui ; decapitatus pro criminibus.* On avait aussi composé ce distique pour inscrire sur sa tombe :

Dux Venetum jacet hic, patriam qui prodere tentans,
Sceptra, decus, censum perdidit, atque caput.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE DE VENISE,

PAR M. LE COMTE DARU.

On donna pour successeur à Dandolo Marin Falier, de l'une des plus anciennes maisons de Venise, qui avait déjà donné deux Doges à la république, Vital Falier en 1082, et Ordelafe, mort en combattant contre les Hongrois, en 1117. Après avoir occupé les principales dignités de la république, Marin Falier, déjà presque octogénaire, se trouvait en ambassade à Rome lorsqu'il apprit son élection. Le changement qui venait de s'opérer dans l'organisation du conseil ne portait

aucune nouvelle atteinte à l'autorité personnelle du Doge, déjà fort restreinte par les réglemens antérieurs.

L'élévation de Falier sur le trône ducal paraissait terminer glorieusement une longue carrière. Venise ne devait pas s'attendre à voir son prince à la tête d'une conjuration.

Nées ordinairement d'une ambition trompée, les conjurations sont dirigées contre les dépositaires du pouvoir, par ceux qui s'en voient exclus. Elles sont préparées par de longues haines, concertées entre des hommes qui ont des intérêts communs. On n'y trouve guère ni vieillards, parce qu'ils sont circonspects et timides, ni jeunes gens, parce qu'ils sont peu capables de dissimulation.

Celle que j'ai à raconter s'écarte de tous ces caractères. Elle fut entreprise par un homme qui, parvenu à la première dignité de sa patrie et à l'âge de quatre-vingts ans, n'avait rien à regretter dans le passé, rien à attendre de l'avenir ; et ce vieillard était un Doge ému par un sujet frivole, s'alliant, pour exterminer la noblesse, à des inconnus, au premier mécontent que le hasard lui avait présenté.

Un autre Doge, trente ans auparavant, s'était fait un point d'honneur d'arracher au peuple le peu de pouvoir qui lui restait. Celui-ci conspira avec des hommes de la dernière classe contre les citoyens éminens; mais sans intérêt, sans plan, sans moyens : tant la passion est aveugle, imprévoyante dans ses entreprises !

Les négociations qui suivirent le désastre de la flotte de Pisani avaient rempli les premiers momens de l'administration du nouveau Doge, et il avait eu du moins la consolation de signer la trève qui rendait le repos à sa patrie.

Il donnait un bal le jeudi gras à l'occasion d'une solennité : un jeune patricien, nommé Michel Steno, membre de la quarantie criminelle, s'y permit, auprès d'une des dames qui accompagnaient la Dogaresse, quelques légèretés que la gaieté du bal et le mystère du masque rendaient peut-être excusables. Le Doge, soit qu'il fût jaloux plus qu'il n'est permis de l'être à un vieillard, soit qu'il fût offensé de cet oubli du respect dû à sa cour, ordonna qu'on fît sortir l'insolent qui lui avait manqué. Falier était d'un caractère naturellement violent.

Le jeune homme, en se retirant, le cœur ulcéré de cet affront, passa par la salle du conseil, et écrivit sur le siége du Doge ces mots injurieux pour la Dogaresse et pour son époux : *Marin Falier a une belle femme, mais elle n'est pas pour lui.*

Le lendemain cette affiche fut un grand sujet de scandale. On informa contre l'auteur, et on eut peu de peine à le découvrir. Steno, arrêté, avoua sa faute avec une ingénuité qui ne désarma point le prince, ni surtout l'époux offensé. Falier s'oublia jusqu'à manifester un ressentiment qui ne convenait ni à sa gravité, ni à la supériorité de son rang, ni à son âge.

Il ne demandait rien moins que de voir renvoyer cette affaire au conseil des Dix, comme un crime d'état; mais on jugea autrement de son importance; on eut égard à l'âge du coupable, aux circonstances qui atténuaient sa faute, et on le condamna à deux mois de prison que devait suivre un an d'exil.

Une satisfaction si ménagée parut au Doge une nouvelle injure. Il éclata en plaintes qui furent inutiles. Malheureusement le jour même il vit venir à son audience le chef des patrons de l'arsenal, qui, furieux

et le visage ensanglanté, venait demander justice d'un patricien qui s'était oublié jusqu'à le frapper. « Com-« ment veux-tu que je te fasse justice? lui répondit le « Doge, je ne puis pas l'obtenir pour moi-même. Ah! « dit le patron dans sa colère, il ne tiendrait qu'à nous « de punir ces insolens. » Le Doge, loin de réprimander le plébéien qui se permettait une telle menace, le questionna à l'écart, lui témoigna de l'intérêt, de la bienveillance même, enfin l'encouragea à tel point, que cet homme, attroupant quelques-uns de ses matelots, se montra dans les rues avec des armes, annonçant hautement la résolution de se venger du noble qui l'avait offensé.

Celui-ci se tint renfermé chez lui et écrivit au Doge, pour réclamer la sûreté qui lui était due. Le patron fut mandé devant la seigneurie; le prince le réprimanda sévèrement, le menaça de le faire pendre, s'il s'avisait d'attrouper la multitude, ou de se permettre des invectives contre un patricien, et le renvoya en lui ordonnant, s'il avait quelques plaintes à former, de les porter devant les tribunaux.

La nuit étant venue, un émissaire alla trouver cet homme, qui se nommait Israel Bertuccio, l'amena au palais, et l'introduisit mystérieusement dans un cabinet où était le prince avec son neveu Bertuce Falier.

Là, l'irascible vieillard écouta avec complaisance tous les emportemens et tous les projets de vengeance du patron, lui demanda ce qu'il pensait des dispositions des hommes de sa classe, quelle était son influence sur eux, combien il pourrait en ameuter, quels étaient ceux dont on espérait se servir le plus utilement. Bertuccio indiqua un sculpteur, d'autres disent un ouvrier de l'arsenal nommé Philippe Calendaro; on le fit venir

à l'instant même, ce qui prouve à quel excès d'imprudence la colère peut entraîner. Un Doge de quatre-vingts ans passa une partie de la nuit en conférence avec deux hommes du peuple, qu'il ne connaissait pas la veille, discutant les moyens d'exterminer la noblesse vénitienne.

Il était difficile qu'on soupçonnât un pareil complot : les conférences pouvaient se multiplier sans être remarquées; cependant il n'y en eut pas un grand nombre; car les conjurés se jugèrent, au bout de quelques jours, en état de mettre à exécution cette grande entreprise. Il fut convenu qu'on choisirait seize chefs, parmi les populaires les plus accrédités; qu'on les engagerait à prêter main-forte, pour un coup de main d'où dépendait le salut de la république; qu'ils se distribueraient les différens quartiers de la ville, et que chacun s'assurerait de soixante hommes intrépides et bien armés. Ainsi c'était un millier d'hommes qui devait renverser le gouvernement d'une ville si puissante; cela prouve qu'il n'y avait pas alors de forces militaires dans Venise. On arrêta que le signal serait donné au point du jour par la cloche de Saint-Marc: à ce signal les conjurés devaient se réunir, en criant que la flotte génoise arrivait à la vue de Venise, courir vers la place du palais, et massacrer tous les nobles à mesure qu'ils arriveraient au conseil. Quand tous les préparatifs furent terminés, on arrêta que l'exécution aurait lieu le 15 d'avril.

La plupart de ceux qu'on avait engagés dans cette affaire ignoraient quel en était l'objet, le plan, le chef, et quelle devait en être l'issue. On avait été forcé d'initier plus avant ceux qui devaient diriger les autres. Un Bergamasque, nommé Bertrand, pelletier de sa profession, voulut préserver un noble, à qui il était dévoué, du sort réservé à tous ses pareils. Il alla trouver, le 14 avril

au soir, le patricien Nicolas Lioni, et le conjura de ne pas sortir de chez lui le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Ce gentilhomme, averti par cette espèce de révélation, d'un danger qui devait menacer beaucoup d'autres personnes, pressa le conjuré de questions, et n'en obtint que des réponses mystérieuses, accompagnées de la prière de garder le plus profond silence. Alors Lioni se détermina à se rendre maître de Bertrand jusqu'à ce que celui-ci eût dit tout son secret; il le fit retenir, et lui déclara que la liberté ne lui serait rendue qu'après qu'il aurait pleinement expliqué le motif du conseil qu'il avait donné.

Le conjuré, qu'une bonne intention avait conduit auprès du patricien, sentit qu'il en avait déjà trop dit, et qu'il ne lui restait plus qu'à se faire un mérite d'une révélation entière. Il ne savait probablement pas tout, mais ce qu'il révéla suffit pour faire voir à Lioni qu'il n'y avait pas un moment à perdre.

Celui-ci courut chez le Doge pour lui communiquer sa découverte et ses craintes. Falier feignit d'abord de l'étonnement; puis il voulut paraître avoir déjà connaissance de cette conspiration, et la juger peu digne de l'importance qu'on y attachait. Ces contradictions étonnèrent Lioni; il alla consulter un autre patricien, Jean Gradenigo; tous deux se transportèrent ensuite chez Marc Cornaro; et enfin ils vinrent ensemble interroger Bertrand, qui était toujours retenu dans la maison de Lioni.

Bertrand ne pouvait dire jusqu'où s'étendaient les liaisons et les projets des conjurés; mais il ne pouvait ignorer que le patron Bertuccio et Philippe Calendaro y avaient une part considérable, puisque c'était par eux qu'il avait été entraîné dans le complot.

Les trois patriciens que je viens de nommer convoquèrent aussitôt, non dans le palais ducal, mais au couvent de Saint-Sauveur, les conseillers de la seigneurie, les membres du conseil des Dix, les avogadors, les chefs de la quarantie criminelle, les zeigneurs de nuit, les chefs des six quartiers de la ville, et les cinq juges de paix.

Cette assemblée envoya sur-le-champ arrêter Bertuccio et Calendaro. Ils furent appliqués l'un et l'autre à la torture. A mesure qu'ils nommaient quelque complice, on donnait des ordres pour s'assurer de sa personne. Lorsqu'ils révélèrent que la cloche de Saint-Marc devait donner le signal, on envoya une garde dans le clocher pour empêcher de sonner. Il était naturel que les coupables cherchassent à atténuer leur faute en nommant leur chef : on apprit avec étonnement que le Doge était à la tête de la conjuration.

Cette nuit même Bertuccio et Calendaro furent pendus devant les fenêtres du palais; des gardes furent placés à toutes les issues de l'appartement du Doge. Huit des conjurés qui s'étaient échappés vers Chiozza, furent arrêtés et exécutés après leur interrogatoire.

La journée du 15 fut employée à l'instruction du procès du Doge. Le conseil des Dix, dont une pareille cause relevait si haut l'importance, demanda que vingt patriciens lui fussent adjoints pour le jugement d'un aussi grand coupable. Cette assemblée, qu'on nomma la *Giunta*, fit comparaître le Doge, qui, revêtu des marques de sa dignité, vint, dans la nuit du 15 au 16 avril, subir son interrogatoire et sa confrontation. Il avoua tout.

Le 16, on procéda à son jugement; toutes les voix se réunirent pour son supplice.

Le 17, à la pointe du jour, les portes du palais furent fermées; on amena Marin Falier au haut de l'escalier des Géans, où les Doges reçoivent la couronne; on lui ôta le bonnet ducal en présence du conseil des Dix. Un moment après, le chef de ce conseil parut sur le grand balcon du palais, tenant à la main une épée sanglante, et s'écria : « Justice a été faite du traître. » Les portes furent ouvertes, et le peuple, en se précipitant dans le palais, trouva la tête du prince roulant sur les degrés.

Dans la salle du grand-conseil, où sont tous les portraits des Doges, un cadre voilé d'un crêpe, fut mis à l'endroit que devait occuper celui-ci, avec cette inscription, *Place de Marin Falier, décapité.*

Pendant quelque temps on continua les recherches contre ceux qui avaient trempé dans la conjuration. Il y en eut plus de quatre cents de condamnés à la mort, à la prison ou à l'exil. Le pelletier Bertrand réclamait la récompense qu'il croyait due à sa révélation; il eut l'insolence de demander un palais et un comté que Marin Falier possédait, une pension de douze cents ducats, et enfin l'entrée du grand-conseil, c'est-à-dire le patriciat pour lui et sa postérité.

De tout cela on ne lui accorda qu'une pension de mille ducats reversible à ses enfans, et il en témoigna si haut son mécontentement, qu'on fut obligé de l'exiler à son tour; mais telle était l'idée qu'on avait de cette nature de services, et telle était la politique du gouvernement pour les encourager, que le conseil fut sur le point d'admettre ce dénonciateur au nombre des patriciens.

FIN.

